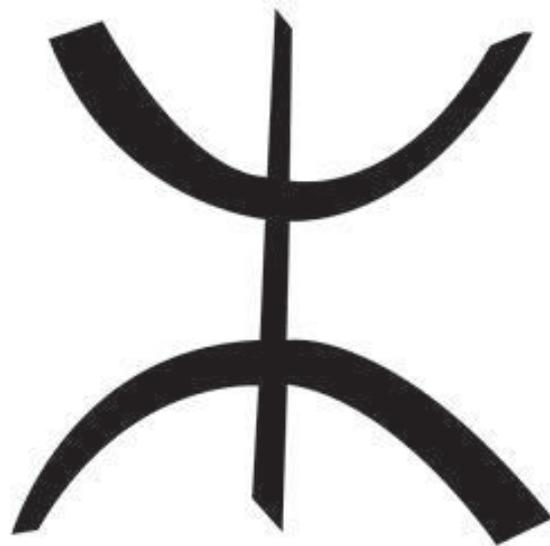


# Au pays des Hommes Libres



Oriol Lluís Gual



# Aglou

## 19 septembre 2018

Alors que la brise marine pourfend mon visage, mon regard se perd dans l'infinité de cet océan. Au loin, seuls les cris d'un groupe de jeunes jouant au football, pieds nus sur la plage, se mêlent au bruit de vagues bientôt disparues qui viennent s'abîmer sur ce rivage. Couples et familles passent sur la promenade, pendant que, immobile, je profite de ce rare instant de plénitude. Dans ce lointain rivage du village marocain d'Aglou, je pense à Narcisse et à son éternel reflet. Mes yeux, désormais fixés sur mes pensées, me rappellent à la raison - aux raisons - de ma présence. Pourtant, seul dans ce lointain inconnu, cette contemplation ne cesse de me ramener d'où je viens. Et rappelle à mes souvenirs ces quelques vers :

*Mon amie la mer,  
Est l'immense berceau de tous les bleus,  
Et dans son flux et reflux de sons et de couleurs,  
J'apprends le peu que j'ai.*

*C'est pour cela que jamais  
Je ne pourrai m'éloigner de son battement.  
Et, fidèle, je vivrai dans son intimité,  
Jusqu'à ce que cesse le vent.*

Soudain, le téléphone sonne. Mon rendez-vous est arrivé. Une ultime brise s'abat sur mon visage, un dernier regard en direction de ce grand bleu, me voilà parti pour le rejoindre.



# Prélude

## Février 2017

Dans la grande salle du Foyer Rural de Prats de Mollo (Pyrénées-Orientales), une cinquantaine de personnes se sont réunies. Ce jour est important. Il marque le départ *del Dia dels Óssos*, le jour des Ours, la fête la plus attendue du village. Dans quelques semaines, trois jeunes hommes enfileront une peau d'animal. Alors, ils deviendront des Ours. Et c'est en cette froide soirée que leurs noms sont dévoilés. Il y a huit candidats cette année. Tous ne pourront pas revêtir une peau, seuls trois seront élus. Comme tous les ans, je décide de m'y rendre, pour prendre quelques photos et connaître les noms des trois heureux gagnants. Le moment tant attendu finit par arriver : Élie et Guillem, qui ont déjà « fait l'Ours », sont choisis. Thomas, chasseur depuis plusieurs années, sera le novice, entrant dans ce cercle restreint. Boris, Ours l'année passée, sera remplaçant si l'un des acteurs se blesse. Chaque Ours compose une équipe de cinq ou six Chasseurs. Ils l'aideront tout au long de la fête. Cette année, j'ai la chance d'être accepté dans l'équipe de Guillem. C'est la deuxième fois que je vais pouvoir faire *Caçaire* (Chasseur). Les dirigeants du Foyer Rural rappellent les consignes de sécurité et un apéritif clôture la soirée.

Les ultimes préparatifs ont lieu. Les membres du Foyer Rural, ont prédécoupé des peaux de mouton, préalablement commandées et conservées dans une des salles avec une fenêtre toujours ouverte, pour laisser partir les fortes odeurs. Elles sont alors adaptées à la morphologie des futurs Ours, pour gagner du temps lors de l'habillage définitif.

L'odeur des bêtes est là.

On prépare aussi du charbon. Une grosse quantité sera utilisée pendant toute la fête. Comme contenant, on a adapté il y a plusieurs années des boîtes de Nesquik, dont on a troué le couvercle, pour pouvoir déverser la suie sur le visage ou les mains de l'Ours.

Enfin, le jour de la fête arrive. Le matin, les Chasseurs et les Ours se réunissent à neuf heures, faisant la tournée des bars, pour boire et manger gras, le tout financé par un pot commun ; les retardataires se voient obligés de payer une bouteille pour le groupe. On apprend les « ficelles du métier » aux nouveaux acteurs, tout en créant la cohésion du groupe qui sera nécessaire pour une bonne représentation l'après-midi. Rite de passage oblige, la première année où j'avais été Chasseur, je me suis retrouvé plaqué au sol dans un bar, l'ensemble des acteurs me sautant dessus. Sur le moment, *ça pique*, mais une fois relevé, la bonne ambiance reprend. On n'est pas impatient d'être l'après-midi, l'attente n'est pas insupportable ; on est entre amis, on profite de l'instant. À onze heures, le groupe, soudé, peut clore sa tournée et se rendre sur la place publique, pour danser le contrapàs, danse traditionnelle qui inaugure officiellement la journée des Ours et les prochains jours de Carnaval.

Vers 13 heures, les futurs Ours, accompagnés de leurs Chasseurs, montent au Fort Lagarde, conçu par Vauban dans les hauteurs environnantes. Le groupe s'y rend, en empruntant un souterrain, pour y partager un repas. Après avoir de nouveau bien bu et bien mangé, les trois groupes partent s'isoler dans un coin. C'est, à mon sens, un des moments les plus forts de la fête. Que l'on connaisse bien ou moins bien les autres Chasseurs, cela n'importe plus. Un groupe uni, loyal et fidèle est créé. « Un pour tous, tous pour un » pourrait être l'adage de ce moment si particulier. Puis le groupe se rend sur le lieu des ultimes préparatifs. L'habillage de

l'Ours commence avec les peaux de mouton et, en guise de couvre-chef, un bonnet conique conçu avec les mêmes peaux. Aidés de jeunes et de moins jeunes du village, les futurs Ours vont se badigeonner la tête et les bras, d'un mélange de suie et d'huile (ou d'encre et d'huile) de telle sorte qu'ils se recouvrent d'un noir brillant. La transformation homme-Ours se produit. Les Ours prennent un bâton (la plupart du temps en frêne) d'une longueur d'un mètre vingt et peuvent désormais commencer à mâchurer les organisateurs, les Chasseurs et les personnes qui sont venues assister à cette transformation.

Les Chasseurs, portent mal leur nom. Ils ont pour tâche principale de veiller sur l'homme-animal au travers de rôles bien précis. Le premier d'entre eux est responsable du bâton : il devra veiller à ce que l'Ours le récupère après chaque course. Les deux suivants sont armés de fusils. Lorsqu'ils tireront pendant la fête, l'Ours devra s'écrouler comme s'il était touché. Deux autres Chasseurs s'occupent pour l'un de l'huile, pour l'autre de la suie et veillent tout au long du parcours à ce que l'Ours reste parfaitement noir. Le dernier, gardien des borratxes, des outres, est le « garde-boissons » de l'équipe.

Le signal du départ de la fête est donné par trois coups de feu, tirés du haut du Fort par des Chasseurs. Les Ours vont alors descendre vers le village, chacun par un chemin différent. Pendant ce temps, la foule se presse en contrebas, entre les murailles de la ville et l'entrée du souterrain menant au Fort. Soudain, d'autres coups de feu résonnent, se rapprochent. Du souterrain et des bois environnants surgissent alors les Ours, qui vont commencer à mâchurer les spectateurs. Certains ne seront que touchés par l'Ours dans sa course, leur laissant néanmoins sa marque, d'autres auront la « chance » d'être choisis pour faire la danse de l'Ours. Face à sa future victime, l'Ours tournera autour d'elle, en lui jetant son bâton dans les mains, avant qu'elle ne le lui rende. Après avoir tourné plusieurs fois de la sorte, il se jettera tout à coup sur elle, la faisant tomber à terre, la mâchurant autant que possible. Idéalement, l'Ours ne doit attraper que les filles, jeunes ou moins jeunes. Il va sans dire que dans la fête tout le monde, sans distinction, se fait saisir. Pendant plus de deux heures, les Ours vont parcourir le village, en mâchurant le plus de monde possible.

Le chaos règne. Les Ours arrivent à la *Vila d'Amunt* (la ville haute, le quartier médiéval dans les hauteurs du village), courant de toutes parts. On les perd rapidement de vue. Des mouvements de foule se créent et apparaissent des personnes noircies. Pendant plusieurs heures, les Ours n'hésiteront pas à rentrer dans les maisons si les portes sont ouvertes, et si elles sont fermées, par la fenêtre. Leurs pas les porteront petit à petit à la ville basse. Prats de Molló n'est plus un espace civilisé, il devient la possession de l'Ours, qui en est son seul maître.

Vers 16 heures, dans un lieu tenu secret, les Barbiers se préparent. Vêtus de blanc, la peau badigeonnée de peinture de la même couleur, ils sont pour la plupart d'anciens Ours. Leur rôle est de capturer ces sauvages. Ils sont rassemblés en trois groupes de trois, chaque Barbier ayant un rôle précis : le premier porte une hache, le second une chaîne et le troisième un pot de chambre rempli de muscat et un boudin noir. Chaque groupe a la mission d'enchaîner et de dominer un des Ours. Quand le moment est venu, en criant « HAA ! Martí », les Barbiers viennent capturer les Ours qui, n'étant pas dupes, décampent, désireux de prolonger leur rôle le plus longtemps possible. La fonction des barbiers est alors de confisquer le bâton de l'Ours tout en l'enchaînant pour pouvoir l'emmener au Firal. Un combat d'une demi-heure va alors se dérouler. C'est sûrement la partie la plus virulente de la fête, avec des Barbiers voulant attacher les Ours tandis que ces derniers se débattent, toujours avides de continuer à capturer et mâchurer.

Quand, finalement, les trois Ours sont enchaînés, les Barbiers les conduisent au Firal, la place du marché située à l'entrée du village, où se déroulera la scène du rasage. Là, trois chaises ont été installées. Une fois assis, les Ours sont tour à tour badigeonnés de boudin trempé dans du muscat, avant d'être métaphoriquement rasés à l'aide de la hache. La cobla joue l'air du rasage de l'Ours tout au long de cette scène. Lorsque les trois sont enfin rasés, ils jettent symboliquement en l'air leurs peaux et redeviennent hommes.

Nous sommes en février, en plein coeur de l'hiver. Les Hommes Sauvages disparaissent. Pourtant, loin de là, d'autres se préparent à venir leur prendre la place.

# Le voyageur

« *Voyager rend modeste. On voit mieux la place minuscule que l'on occupe dans le monde* »

Gustave Flaubert

Le bruit strident du réveil se fait entendre. Pourtant, les yeux déjà bien ouverts, celui-ci ne me réveille pas. La journée ne fait que commencer.

L'avion doit décoller à 12h05. Je me lève à sept heures du matin, avant de démarrer ma voiture à huit heures trente pour me rendre chez mes parents. Mon sac est déjà prêt depuis une semaine. Ha l'impatience. Une fois garé, mon père me dépose à l'aéroport. Par chance, je décolle de Perpignan. Il n'est guère imposant et, pour ma grande première, je suis heureux qu'il ait cette humilité, qui ne vous étouffe pas. Mon dieu si j'avais dû partir d'un aéroport comme celui de Barcelona ou de Paris !

J'ai la boule au ventre ; je n'ai jamais voyagé. Je n'ai même pas une âme de voyageur. Je suis un casanier, plus à l'aise devant ses livres que sur le terrain, quelqu'un qui aime lire les histoires des autres depuis son fauteuil, pas les vivre et encore moins les raconter... Alors, petit à petit, je sens la peur m'envahir. Non pas que l'avion me fasse peur, c'est la première fois que je le prends, mais je sais que je m'engage dans un voyage improbable pour moi. *Je hais les voyages et les explorateurs*, comme l'écrivait Claude Levi-Strauss. Mais voilà, maintenant j'attends mon avion et le décollage est imminent. Par chance, une fois arrivé à l'aéroport, je tombe sur le maire de mon petit village vallespirien, accompagné de ses amis, qui se rendent eux aussi au Maroc, pour aller marcher dans les montagnes de l'Atlas. On reste donc ensemble jusqu'au moment de regagner nos places. Le décollage arrive. Impressionnant, mais serein.

Ayant pris mes billets côté hublot, je profite du paysage. Ou plutôt, des paysages. Des immeubles et autoroutes citadines, on s'élève au-dessus des Pyrénées. De la ronde fenêtre, je devine des terres arides, avant de voir disparaître tout cela au loin. Les rivages ne laissent place qu'à l'infini de la mer. Survolant un nuage, son ombre se reflète sur l'eau paisible.

\*

\* \*

Le regard perdu dans le lointain, je repense longuement au but de mon voyage. Celui-ci est né d'une rencontre. C'est par un de ces étranges hasards que nous réserve la vie, qu'un jour je fus présenté à Romain Simenel, anthropologue du monde musulman, alors qu'il passait quelques jours dans le petit village catalan de Prats de Mollo. Celui-ci, découvrant cette vallée, entendit parler d'une tradition locale, la fête de l'Ours, au cours de laquelle des hommes, grimés de noir, parcouraient les rues de la ville, recouverts de peaux de mouton, pour mâchurer la foule de suie et d'huile. Or, au cours d'une de ces campagnes d'études dans un village berbère du sud du Maroc, il avait assisté à une fête quasiment identique, le *Boujloud*.

Imaginez sa surprise.

Demandant à en apprendre plus sur le sujet, on nous présenta, alors que je terminais un livre sur le sujet. Le courant passa de suite, et tout au long d'un après-midi, nous échangeâmes sur les rituels des fêtes de l'Ours, et de celle que je découvrais, ébahi, du *Boujloud* marocain.

Imaginez ma surprise.

Bien entendu, nous sommes restés en contact. Il me conseilla quelques ouvrages, qui me firent penser en les lisant que nous étions vraiment face au même rituel, mais mis en scène sur deux continents. Cela rejoignait tout à fait les recherches que je menais. Dès lors, en admettant que les fêtes de l'Ours des Pyrénées, du Portugal, de Grèce ou bien des Iles Canaries partageaient un même scénario remontant à une époque préchrétienne, il était tout à fait probable que les mascarades décrites par R. Simenel puissent elles aussi descendre d'une même origine aujourd'hui oubliée.

J'étais à ce moment-là en plein questionnement sur l'origine de nos Mascarades, que d'aucuns appellent aujourd'hui Carnaval. En échangeant longuement avec Jean-Dominique Lajoux, expert de l'évolution du calendrier et de l'adaptation des fêtes traditionnelles, je pus mettre en place de façon plus cohérente ma réflexion sur le sujet. Selon ses travaux, la sortie d'Hommes-Sauvages (Ours, *Boujloud* marocains, etc.) et de masques ne sont que les traces d'anciens rituels du Nouvel An, ayant évolué en fonction du calendrier. Son travail le démontre de façon explicite. Or, si nos fêtes de l'Ours occidentales ont bien souvent oublié leurs origines, qu'elle ne fût ma surprise de découvrir que le *Boujloud* berbère se déroule après l'*Aïd-el-Kébir*, date du calendrier musulman liée au Nouvel An. Je pense aussi à *Yennayer*, premier jour de l'an du calendrier agraire utilisé depuis l'antiquité par les Berbères, fêté entre le 12 et le 14 janvier. Cette date correspond au premier jour du calendrier julien, qui fut décalé de 13 jours avec l'apparition du calendrier grégorien (XVI<sup>e</sup> siècle) C'est justement ce jour-là, en Algérie, qu'apparaissent les hommes masqués, tel un relent oublié des anciens rites romains du Nouvel An. En fait, tout nous renvoie à cette date. Mais, chaque culture ayant eu son ouverture annuelle distincte, le travail de comparaison viendra plus tard.

Le fil d'Ariane devenait de plus en plus évident.

N'ayant jamais suivi un cursus d'anthropologie à l'Université, lorsque j'ai commencé à effectuer mes propres recherches, je me suis trouvé face à une multitude de problèmes. J'avais beau lire des ouvrages sur le sujet, il me manquait la méthode. De plus, ce sur quoi je souhaitais travailler s'adaptait souvent mal aux théories ethnologiques en vigueur. Je ne voulais pas tomber dans du *Frazerisme* inadéquat, sans pour autant vouloir considérer que Carnaval et les masques d'hiver n'étaient que des créations contestataires vis-à-vis de l'ordre établi et du futur carême. Je me suis alors créé ma propre méthode de travail, pleine d'imperfections, mais qui me convient, m'inspirant de grands noms des sciences humaines. D'Arnold Van Gennep, j'ai voulu en extraire l'exhaustivité des sources, faire un travail de cumul de documents, exhaustif au possible, pour appréhender le sujet avec le plus de profondeur possible. De Claude Lévi-Strauss, c'est sa méthode de structure qui m'a intéressé, pour découper les différentes phases des rituels. Du comparatisme mythologique, hérité de Claude Dumezil, j'ai voulu ensuite mettre en parallèle les données ainsi exploitées, pour mieux appréhender les rituels. N'ayant pas la richesse d'esprit ni la capacité analytique de ces auteurs, je ne pourrais me considérer comme un légitime héritier de leur pensée, mais je m'en suis inspiré, en espérant faire honneur à leurs apports.

Le temps des grands voyageurs est révolu... Non pas qu'il n'y ait plus ces grands cerveaux, mais les penseurs, les vrais d'antan, n'intéressent plus guère. Aujourd'hui, il est si simple de se penser explorateur, en payant quelques euros les billets d'un voyage *lawcost* organisé vers une destination tropicale. Le seul regret que j'ai envers ces anciens prophètes des sciences humaines, c'est qu'ils ont démocratisé - malgré eux bien sûr - l'idée que le voyage anthropologique était celui de la découverte du lointain inconnu. Trop peu de gens admettent de nos jours que sous nos yeux, quotidiennement, la même richesse transparait, mais elle nous paraît trop banale pour que nous lui accordions le moindre intérêt.

Le terme enquête me semble ici tout à fait approprié pour décrire la naissance de ce voyage, puisqu'il ne s'agit nullement d'un travail ethnographique, mais d'une mise en relief de différents rituels qui, étudiés ensemble, permettent de mieux appréhender ce à quoi nous faisons face. Or, si le *Boujloud* a été étudié dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, l'Occident n'accepte pas bien la figure de l'Homme Sauvage. Comme toujours c'est par incompréhension qu'elle préfère l'oublier, plutôt que de se questionner sur sa présence. Le terme en lui-même

d'Homme Sauvage a de quoi choquer, renvoyant les novices du sujet à une terminologie colonialiste désormais désuète. Pourtant, l'homme sauvage du folklore n'a rien à voir avec les à priori racistes d'une époque révolue. C'est au travers de l'adage *l'herbe est toujours plus verte ailleurs*, que les mascarades du Haut Atlas vont faire l'objet d'études ethnologiques, alors que les mêmes qui se déroulent dans les pays européens, n'intéressent guère. Là où les deux vont proposer un scénario identique, on n'hésitera pas à qualifier ceux des pays arabes de véritables rituels, et à considérer ceux des territoires européens comme étant de simples jeux, des amusements carnavalesques.

Je sais déjà que je ne pourrais pas voir la fête qui m'intéresse, *Boujloud*, celle-ci s'étant déroulée le mois précédent. Mais j'espère que les quelques contacts que je dois rencontrer pourront m'apporter les informations nécessaires. Secrètement, j'aimerais aussi pouvoir trouver les peaux et les masques qui y sont utilisés.

Ne pouvant pas assister au *Boujloud* berbère, je me suis néanmoins débrouillé pour me rendre à Tiznit, capitale berbère du nord du Maroc spécialisée dans la confection de bijoux (dont le chef-lieu est Agadir) lors de *l'Achoura*, autre grande date du calendrier musulman. Jour de jeûne basé sur le calendrier lunaire (c'est-à-dire que d'une année à l'autre la date change), il s'agit ici de la fête des morts. Un équivalent de notre Toussaint. Or, lors de la nuit, se déroule un autre rituel, *Imachaar*, qui s'apparente à nos Carnavals. Les habitants sortent masqués, et au travers de différents rituels symbolisent la communion des vivants et des morts. La même nuit de grands buchers sont allumés dans les cimetières. Ainsi, à défaut de voir l'Homme Sauvage *Boujloud*, j'espère collecter des informations sur le déroulement des rituels de masques berbères en rencontrant des acteurs, organisateurs et en ramenant, pourquoi pas, quelques peaux d'animaux. Hélas, pour des questions de planning, mon séjour sera bref, et la nuit *d'Imachaar*, qui m'intéresse tant, sera la dernière que je passerai à Tiznit.

Quoi qu'il en soit, je suis encore dans ma cabine pressurisée, écouteurs branchés, yeux braqués vers l'extérieur de l'appareil. Pour l'instant je dois en apprendre plus sur la fête berbère, l'analyse ne viendra qu'après.

Mes yeux se plissent, alors que *Tangled up in blue*, de Bob Dylan, résonne dans le silence crispant de l'infinie mer bleue.

\*

\* \*

Deux heures vingt plus tard, nous voilà au-dessus de Marrakech. Le survol de cette ville est troublant. Depuis l'avion, on devine les ghettos situés au plus près de l'aéroport, les moutons en bord de ville, un nombre incalculable de deux roues sur toutes les routes.

L'aéroport de Marrakech est neuf. Très propre, il n'offre au premier coup d'œil rien de typique. Mais après tout, ce n'est pas son but, son objectif est bien plus pragmatique : gérer le flux de passagers. Je passe les formalités douanières, change un peu d'argent, récupère une carte sim pour avoir un numéro local, et me voilà à l'extérieur.

J'aimerais dire que mes premiers pas en dehors de cette zone internationale ont été sublimes, mais une fois sorti, la seule chose que je vois c'est un parking, gigantesque, à perte de vue. Pas très raccord. Les chauffeurs de taxi me sautent dessus.

- Taxi ? Taxi !

Bien sûr que oui il me faut un taxi, surtout que je ne suis pas en avance pour me rendre au bus qui doit me mener à Tiznit. Les formalités douanières étant à remplir sur papier, j'ai déjà perdu beaucoup trop de temps. Les chauffeurs sont bien organisés. Tous les taxis sont garés côte à côte, en file indienne, et tous m'indiquent d'aller voir le taxi garé le plus loin, car c'est le premier d'entre eux à être arrivé.

En me voyant arriver, le chauffeur comprend vite que je suis un touriste comme il y en a des milliers d'autres. Lorsque je lui dis que je me rends à la gare routière ONCF, il m'annonce que le tarif est de 20€. Du vol autrement dit. Au départ, je tente de lui dire que je veux qu'il allume son compteur, mais je me rends compte qu'il n'en possède tout simplement pas. Je comprends alors que tous ces taxis pratiquent les mêmes prix, et que si je refuse de prendre celui-ci, il me faudra partir à pied. Malins renards. Bêtement, j'accepte donc ce tarif et une fois mes valises chargées, il démarre. Et là, j'ai peur.

Les rumeurs sur la conduite au Maroc sont bien fondées.

Saisissant.

Une deux voies devient une trois voies, avec, de façon récurrente, sur la droite, un espace officieux pour les vélos et mobylettes. Autrement dit, on se trouve vite dans une quatre voies. Les gens doublent, n'importe où, n'importe comment, et s'il n'y a personne aux feux rouges, les voitures passent. Si la voiture de devant roule trop lentement, on coupe sur la voie d'en face. Personne n'est choqué. C'est la conduite locale et elle semble fonctionner. En bon Occidental, me voilà face à mon premier trouble, pour ne pas dire peur, lorsque le conducteur double sur la voie de gauche précipitamment. Il me demande alors où je me rends.

- Je vais prendre un bus ONCF pour passer quelques jours dans le sud, à Tiznit.

- Ha chez les berbères ! Il sourit. Ici c'est arabe, là-bas berbère, il se tait quelques secondes avant de reprendre, Enfin à Marrakech il y a un peu de tout, mais dans la région vivent les Arabes, pas beaucoup de Berbères.

Je me rends alors compte, pour ce premier échange en terre maghrébine, de la distinction qui peut exister entre deux peuples que nous Européens confondons trop souvent. Alors bien sûr, Marrakech, en tant que capitale touristique, permet un mélange culturel, mais à la vue de l'attitude du chauffeur, on peut comprendre que dans les provinces, la distinction a certainement plus de force. Bien qu'ils aient été dominés de nombreux siècles par les Arabes, les Berbères sont majoritaires au Maroc. Il y a ceux des grandes villes, bien sûr, et ceux (des images d'Épinal) des montagnes, éleveurs et paysans du Haut Atlas, qui ne demandent qu'à continuer leur paisible existence, loin des problèmes citadins. Tous se battent pour le droit à la reconnaissance de leur identité et de leur culture, dont la langue n'est apprise à l'école que depuis peu d'années, et dont le drapeau commence à peine à être reconnu.

Enfin, nous arrivons à destination. Le chauffeur me laisse sur une avenue faisant face à la gare ONCF des bus. Comme promis, je lui donne ses 200 dirhams, ce qui équivaut en monnaie marocaine à la somme promise. Mais il n'oublie pas de me demander le fameux *bakchich*, que l'on traduirait par pourboire, pot de vin. Je sais que c'est l'usage, alors je cherche dans mes poches, mais je me rends compte que je n'ai que des gros billets, pas de menue monnaie à lui offrir. Il finit par abandonner, préférant partir vers de nouveaux clients plus fortunés.

Seul, sur mon trottoir faisant face à la gare, je me rends alors compte qu'il n'y a pas un seul passage clouté sur l'avenue. Pour traverser, il faut juste courir, et vite si possible, se débrouiller pour passer n'importe où. Mais avec la conduite locale, ce n'est pas une mince affaire...

Quelques minutes plus tard, une fois l'avenue traversée, j'arrive enfin à la gare routière et unique gare de trains de Marrakech. Je vais directement au comptoir m'acheter un billet pour Tiznit, qui me coûte 140 dirhams, donc moins cher que le trajet en taxi. J'ai raté le bus que j'espérais, et le suivant démarre à 15h15 et doit arriver à destination aux alentours de 21h30.

Je vois que derrière les guichets se situe un petit café. Je vais donc m'y asseoir un moment, pour patienter. Me poser un peu aussi. Il fait très chaud et mes bagages commencent à me peser. L'endroit est petit, il doit y avoir l'équivalent d'une trentaine de places. Je commande un café et une bouteille d'eau. Au moment de payer, je laisse l'équivalent de cinquante centimes de pourboire au serveur, un monsieur d'une cinquantaine d'années, bien portant, avec une petite moustache, qui apprécie tant le geste qu'il en vient à me proposer une bière (qu'il garde cachée dans l'arrière-boutique). J'ai beau lui dire que je n'en veux pas, il me propose de la prendre et de la cacher dans mon sac pour la boire plus tard. Il est 15h, alors je le remercie une dernière fois et je pars en direction du quai d'embarquement. Le bus doit partir dans quinze minutes. Pourtant, il n'arrivera qu'à 15h 45. Pendant tout ce temps d'attente, je verrai je ne sais combien de personnes passant avec d'énormes sacs, des casseroles, des vieux produits ménagers, des vélos démontés, et tout mettre dans les soutes avant de partir vers une destination qui n'est pas la mienne.

Finalement, mon bus arrive. Les gens commencent à monter. Mais cela se fait de façon bien trop lente, et les chauffeurs ont une technique pour accélérer le mouvement : ils démarrent. Les portes et la soute du bus ouvertes, le véhicule commence à reculer lentement et à se diriger vers la sortie, alors que la file de personnes voulant y monter est encore longue. Étant devant la porte à ce moment-là, je me retrouve à m'accrocher au bus en posant un pied sur la première marche. Surgissent alors du café et de la gare, en courant, les ultimes voyageurs qui prenaient leur temps avant de venir s'asseoir pour les six prochaines heures dans notre moyen de locomotion. À l'intérieur, de toute façon, personne n'est assis. Je ne sais pas s'ils se connaissent, mais tout

le monde est debout et discute. Le chauffeur est obligé de venir demander aux gens de s'asseoir pour pouvoir enfin partir.

Le car sort enfin de Marrakech. La route est une grande ligne droite, répétitive, monotone et sans fin. Sur le bord de la route, tous les dix ou quinze mètres, on aperçoit des stands de ventes de fruits secs, et ce, pendant des kilomètres. Je ne sais pas d'où viennent ces vendeurs, s'ils sont là tous les jours et combien dure leur trajet jusqu'à ces points de vente éphémères, mais j'imagine que s'ils y sont, c'est bien que les locaux et les touristes s'arrêtent. Parfois. On croise aussi quelques troupeaux, des charrettes tirées par de vieux ânes faméliques, des enfants marchants seuls, traversant des étendues où pourtant il n'y a rien.

Au bout d'une trentaine de minutes, le bus fait une halte. Il est vrai que dans la présentation du voyage il est précisé qu'il y a une pause de vingt minutes, mais je pensais plutôt qu'elle aurait lieu au milieu de notre trajet de six heures, pas si tôt. L'arrêt est dans une petite station-service. Là, à la pompe à essence, en lieu et place des voitures, je vois une petite chariote, avec un âne, garée, immobile. Au bout de quelques instants à regarder cette scène surréaliste, j'aperçois un homme à côté, qui remplit des barils d'essence avant de les charger dans son petit moyen de locomotion.

On reste une trentaine de minutes. Tout le monde descend, va s'acheter à manger et à boire, fume, puis le bus repart.

Au début, je m'endors. La route est droite et répétitive, bien que différente des nôtres : troupeaux, enfants, maisons en terre, vendeurs ambulants, carcasses brûlés d'ânes qui ne pouvaient certainement plus tirer leurs charrettes, etc. Mais tout à coup, on longe l'Atlas. Ces montagnes sont magnifiques. Les premiers symboles berbères apparaissent. Au loin, lorsqu'une maison isolée se laisse apercevoir depuis la route, elle est généralement décorée de symboles peints à la peinture blanche représentant leur drapeau, l'homme libre. Ils sont souvent accompagnés d'un autre symbole, floral, qui symbolise les associations locales, des organisations culturelles et sociales berbères qui œuvrent ensembles pour faire avancer leur pays. Ici, on attend peu du gouvernement et des institutions. L'entraide communautaire prévaut.

Ce n'est pas un, mais des dizaines de paysages qui se succèdent sans fin tout au long de ce trajet. De grands champs d'arganiers laissent place à des terrains abrupts, stériles et desséchés dans lesquels le jaune sableux devient un rouge ocre fané. Venant d'un pays d'arbres et de montagnes, je ne peux être que transcendé par ces visions. *Et chaque fois, les feuilles mortes te rappellent à mon souvenir.*

Les vallées se succèdent, on voit peu d'arbres. Parfois, on devine au loin un vieux village. Souvent, des vieillards ramènent leurs moutons. Toujours, ce monde est unique. Je passe plusieurs heures à regarder les paysages, qui évoluent, changent sans cesse. Le fond sonore de cette découverte m'est procuré par mes écouteurs qui enchainent de façon aléatoire une playlist rock des années 1960 à 1980, des classiques et des morceaux bien moins connus. Mais de toute façon, le bus est soudainement devenu silencieux ; certains voyageurs profitent aussi du spectacle, mais la plupart dorment. Comme un rappel à la réalité, les ultimes accords d'*Hey You* des Pink Floyd disparaissent dans mes écouteurs.

Je me rends alors compte que le Maroc est un anachronisme. On traverse des nationales où se mêlent charrettes et voitures de luxe, les centres-villes mêlent éléments anciens et nouveaux, et je verrai même plus tard dans mon voyage, des meules à grains toutes en granit, électrifiées pour tourner seules. Pour nous, bons Français, tout cela serait du domaine de l'absurde, comparable aux anachronismes proposés par un film tel *Les Visiteurs*, mais ici c'est une norme. Elle se doit d'être respectée en tant que telle.

L'autobus fera durant ce trajet deux arrêts, relativement longs, avec toujours ce fameux départ du véhicule, portes ouvertes, pour forcer les plus flegmatiques à se presser d'y monter.

Finalement, à 21h15, le bus me dépose à Tiznit. Mais où ça ? Je n'avais pas pris en compte la variable d'arrivée, pensant être déposé au plus près de l'hôtel. Je n'ai pas une âme de voyageur. Mais Tiznit est une ville de 70 000 habitants, donc forcément, je suis perdu. Je finis par demander à un père accompagné de son fils la direction de la Médina, qui me l'indique sans problème, mais elle n'est pas à côté. Il fait alors nuit noire, et seuls les cafés sont remplis de monde regardant le match de *Champion's League* PSG-Liverpool.

Pendant deux kilomètres, chargé de mes valises, je marche dans cette ville qui m'est alors inconnue. Je finis par apercevoir les murailles de la vieille ville. J'en cherche l'entrée durant de longues minutes. Finalement, j'arrive à y entrer, à trouver la place principale, mais pas l'hôtel. Une fois de plus je demande mon chemin à un commerçant, car malgré l'heure tardive tous les magasins sont ouverts, et me voilà enfin devant mon hôtel, n°80 place El Mechouar. Il est 21h50.

Je n'avais pas réservé cette chambre par hasard. Lors de l'organisation de ce voyage, Romain Simenel m'avait conseillé l'Hôtel des Touristes, situé dans un angle de la médina de Tiznit, dans lequel il avait longuement logé, se forgeant une belle amitié avec les patrons, Abdou et Mohamed. À l'intérieur, un des patrons, Abdou, m'attend. Il parle parfaitement français et est vraiment sympathique. Si ce n'est qu'en me présentant il prend l'air surpris en me disant « Mais la réservation a été annulée ! ». Sympa comme premier contact. Je deviens livide, il se met à rire. Lorsque je lui explique la raison de ma venue, il est ravi et nous bavardons ainsi un moment. Il m'indique finalement où est ma chambre, j'y pose mes affaires et part profiter de l'ambiance nocturne.

Le souk et le marché nocturne sont magnifiques. La plupart des commerçants vendent des tambours pour enfants, et l'on entend l'écho de ces instruments dans toutes les rues. Mais bien trop fatigué par cette dure journée, je rentre vite me coucher.

Bien sûr, à cinq heures du matin, la prière du matin retentit. Je ne sais pas si je dois classer cette anecdote dans le premier ou le deuxième jour de mon arrivée. En entendant le muezzin dans son minaret, je ne peux m'empêcher de repenser à Jean Dujardin dans le premier *OSS117*, tout en imaginant le nombre d'Occidentaux qui ont dû réagir comme lui, en étant réveillés ainsi.

# Le collectionneur et l'océan

*« Il n'y a d'homme plus complet que celui qui a beaucoup voyagé, qui a changé vingt fois la forme de sa pensée et de sa vie ».*  
Lamartine

Après cette première nuit marocaine, je finis enfin par me lever, difficilement. Il fait déjà chaud, j'entends les clients de l'hôtel se lever, certains partent, d'autres montent sur la terrasse, sur laquelle donne ma fenêtre, boire un thé ou un café. Cette nuit, j'ai rêvé que je m'étais réveillé à 20h30 et que j'avais donc gâché ma première journée.

J'attends que les autres clients aient fini de passer à la douche commune de l'hôtel. Puisque je dors devant la salle de bain, je les entends discuter, entrer, allumer l'eau, se laver les dents, siffloter parfois, puis repartir. Après avoir entendu quelques minutes de silence, je tente ma chance. Le lieu est bien vide. Je me douche calmement, tout en commençant à réfléchir au programme de la journée. J'envoie deux messages, avec mon nouveau numéro local, récupéré la veille à l'aéroport. Le premier est pour Salah, le fils du maître Sidi Mohamed Ben Abdedlaziz, de la *Zawya*, l'Université Coranique, de Belfaa. Les *Zawya/Zaouias*, ont été utilisées depuis des siècles comme mode de diffusion de l'arabe coranique aux berbères ruraux. Aujourd'hui parfaitement implantées, elles continuent à exister, en parallèle d'une société berbère de langue tamazight (langue traditionnelle de cette ethnie berbère). Avant mon départ, Romain Simenel m'a laissé une paire de lunettes à lui remettre, qu'il lui a fait fabriquer en France. Depuis tout ce temps, j'ai cette petite boîte dans mon sac, à laquelle je porte le plus grand soin. C'est qu'ici, les montures pour lunettes sont rares, et ce présent a son importance. De plus, j'avais une vraie curiosité à découvrir cette université soufiste, située à une quarantaine de kilomètres de Tiznit, sur la route d'Agadir. Pourtant, n'ayant jamais de réponse à ce message, je rentrerai en France avec cet étui. Le deuxième message est pour Mohamed. C'est un jeune de Tiznit qui s'occupe, parmi bien d'autres choses, du *Boujloud* local. Parlant français, on a correspondu via Facebook avant mon départ, et l'on a convenu de prendre contact lors de ma venue. Une fois le message envoyé, il ne me reste plus qu'à attendre sa réponse.

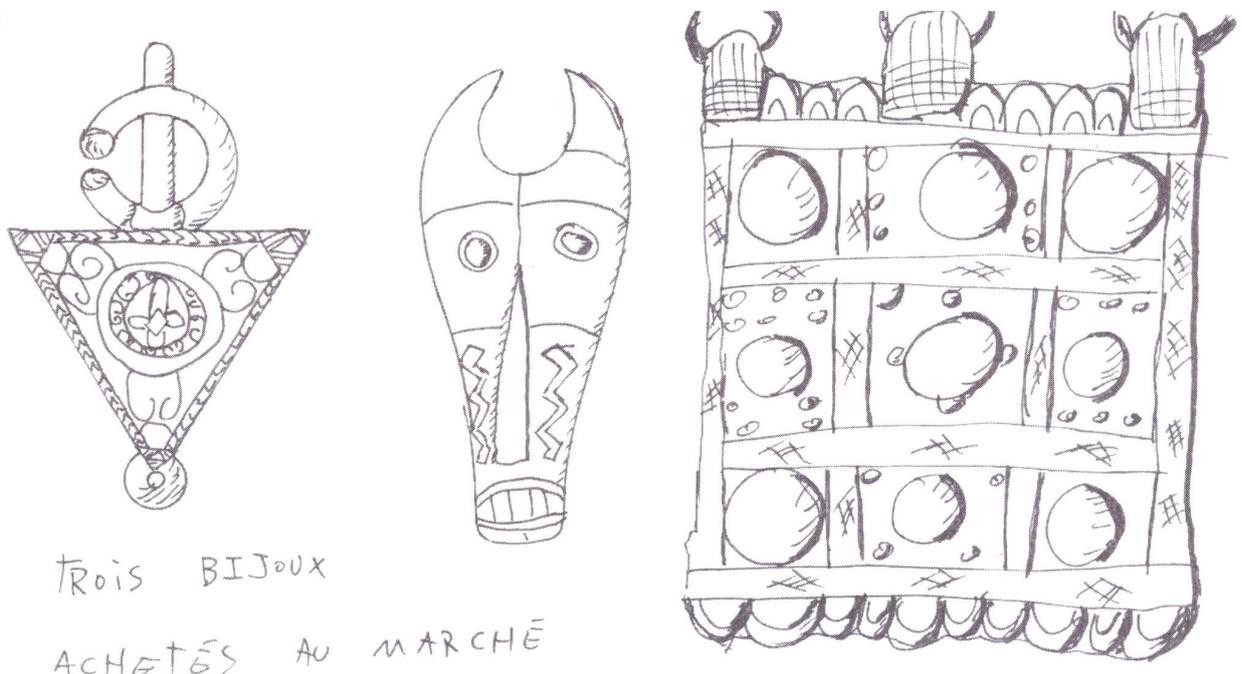
Je sors boire un café, chez Ouhna, le bar-restaurant aussi appelé le « Café des Amis », que m'a conseillé Romain Simenel. Vu que la veille, j'avais été scruté par quelques clients en voulant commander de quoi boire, je vais m'asseoir dans l'angle extérieur de la porte d'entrée, lieu plus intime s'il n'en faut. Le premier serveur s'approche de moi, me demande certainement ce que je désire, mais puisqu'il ne parle pas un mot de français, part. Quelques minutes plus tard, c'est un jeune qui vient prendre ma commande, bredouillant quelques mots dans ma langue, suffisamment pour que l'on se comprenne. Voulant me poser un peu, profiter de l'atmosphère de la médina, je bois le plus lentement possible mon café. Après ma journée d'hier, je commence à me dire que ce n'est pas tous les jours que l'on peut se targuer d'être dans cette posture. Et d'y être bien. Pourtant, tout à coup, un vieil homme s'approche de moi. Il me fait signe pour me demander s'il peut s'asseoir à ma table, alors que la terrasse est vide. J'accepte, par politesse bien sûr, tout en me disant que je suis peut-être assis à sa place, celle qu'il a l'habitude d'utiliser quotidiennement. Dans un bon français, il me dit simplement qu'il vient boire son café, mais lorsque le serveur revient, c'est un grand verre de lait qu'il lui sert. Alors là, côte à côte, chacun

se met à boire son verre. En bon asocial que je suis, guère prêt à partir en voyage pour y faire des rencontres, je sors quelques cartes postales que je commence à remplir, sans faire cas de mon curieux voisin. Au bout de quelques minutes pourtant, il commence à lancer la conversation, dans un excellent français. J'apprendrai plus tard qu'ils s'appelle Mohamed et qu'il a longtemps travaillé à Paris, qu'il n'est revenu à Tiznit que lors de sa retraite et qu'il profite désormais du temps qu'il lui reste. Voyant que je suis seul, il me propose de me faire visiter le souk, le quartier des bijoutiers, ainsi que la Médina. Mais, tout en précisant que si j'accepte, il faut que l'on parte de suite, car après il doit rentrer chez lui. C'est ainsi que, pendant une trentaine de minutes, il me porte de boutique en boutique, me conseillant ou déconseillant les points de vente que l'on croise sur notre route. Puis, tout en marchant ainsi, on finit par retomber devant le café d'où nous étions partis. Là, d'une façon à la fois naturelle et définitive, il m'annonce qu'il a fait comme promis, qu'il m'a fait visiter, mais que maintenant il doit rentrer chez lui. Bien embêté, je lui propose de l'inviter, mais refuse et s'en va. On convient néanmoins de se revoir le lendemain dans ce même café. Mais on ne se croiera pas, je le regrette. Ce fut une belle rencontre.

\*  
\* \*

Lors de cette trop courte visite, nous sommes passés devant un petit marché, longeant les murailles, dans lequel, à même le sol, tout et n'importe quoi est proposé à la vente. Je décide d'y retourner, à la recherche de souvenirs à ramener. A des milliers de kilomètres de chez moi, l'esprit du collectionneur est toujours présent. Ce marché a lieu tous les jours et tous les jours, les vendeurs viennent avec leurs affaires, qu'ils ordonnent méticuleusement dès le lever du soleil, avant de tout ranger le soir en partant. Quotidiennement. Sans fin.

Il y a beaucoup de bibelots, de matériel mécanique, mais un seul vendeur propose un tapis de plusieurs mètres de long rempli de bijoux. Son stand (un ensemble de tapis) complet doit mesurer dans les quinze ou vingt mètres de long, tout y étant classé par type d'objets en vente. Les bijoux que je vois ici ne sont certes pas ceux en argent, proposés dans les magasins plus luxueux des environs, mais on les sent plus authentiques. Ce sont les boucles d'oreilles et les colliers des pauvres, que doivent porter les jeunes filles comme simples décorations. Je passe un moment à genoux, à farfouiller dans ce fouillis brillant, je prends les plus beaux – ceux qui me plaisent le plus en tout cas – et le vendeur m'annonce que cela fait 300 dirhams. J'achète, par exemple, un magnifique collier de pierres bleues, pour offrir, mais que je finirais par accrocher dans ma bibliothèque. Toujours cet esprit du collectionneur. Ils vendent aussi un magnifique – là j'admets que cela dépend du point de vue – crâne de bélier marocain, *Izimer* en berbère, aux cornes torsadées mesurant dans les soixante centimètres, complètement peint de couleur rouge, dont la mâchoire est remplie de ciment de la même couleur. Les yeux sont aussi remplis de cette matière, mais peints en noir. Il me coûte 100 dirhams de plus. Je ne sais pas bien ce que je vais pouvoir en faire, mais j'aurais regretté de ne pas l'acheter. J'aurais aimé pouvoir trouver quelques peaux d'animaux tannées, je ne parle même pas des peaux du *Boujloud* ou des masques d'*Imachaar* (le



Carnaval berbère), mais après tout, je ne vais pas me plaindre, c'est un bon début.

Je comprends ce jour-là qu'il sera inutile d'employer à outrance mon appareil photo. Alors que je transporte une sacoche avec tout le matériel nécessaire, les gens me dévisagent. J'ai l'impression de forcer mon entrée dans une certaine intimité, là où il est pourtant si simple de profiter. Les touristes ne regardent pas, c'est l'appareil qui regarde pour eux. Le bruit mécanique produit par la transcription du cliché rassure, donne vie au voyage ; ce n'est que par ce souvenir qu'ils pourront s'auto-congratuler de bel et bien avoir effectué ce voyage. L'instant présent ne devenant qu'un prétexte, une abnégation à son propre vécu au détriment de souvenirs créés pour d'autres.

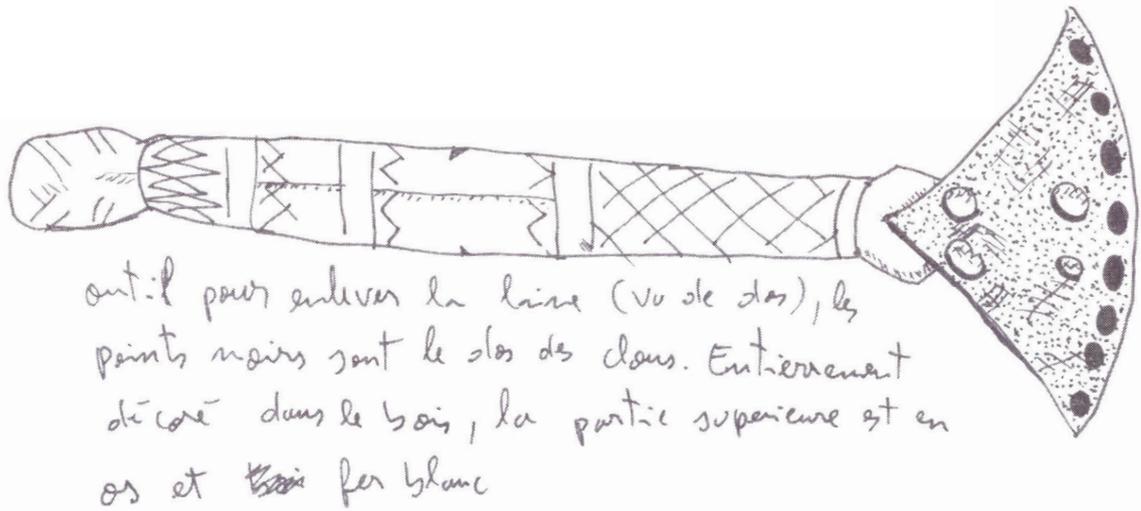
Heureux, je rentre poser tout ça à l'hôtel. Abdou est là. En définitive il reste toujours dans le hall. Je lui montre mes achats. Il me confirme qu'il ne s'agit pas de bijoux en argent, je m'en doutais, mais m'apprend aussi qu'ils ne viennent pas forcément de Tiznit. Un des colliers que j'ai acheté, le moins joli de tous, vient plutôt de la région saharienne. A Tiznit, l'artisanat travaille l'argent, ce qui donne des bijoux chers. Inversement, la plupart de ceux que j'ai achetés s'apparentent à un art berbère « du pauvre » (car ce sont aussi des Berbères qui vivent au Sahara). Les pièces les plus riches ne sont jamais les plus représentatives. Je serais heureux de voir, un mois plus tard, les mêmes « petits » bijoux exposés au musée de l'Homme de Paris. Finalement, je ne peux pas me plaindre. Abdou me dit alors qu'il connaît un vrai bijoutier, chez lequel je peux avoir confiance, qui a sa boutique pas très loin. Il me donne sa carte, et je m'y rends.

\*  
\* \*

Je retourne donc dans le souk. Dans ce labyrinthe, je cherche le fameux magasin. Mais bien que les rues aient des noms, les magasins des numéros, il n'y a trop de boutiques entremêlées. Rapidement je me dis qu'il faudra que je demande mon chemin si je veux m'en sortir. C'est alors que, tout à coup, un homme s'approche et me demande si je suis français. Il possède des euros qu'il souhaite m'échanger contre des dirhams. Normalement, c'est plutôt l'inverse que les gens recherchent. On fait le compte, mais je n'ai pas assez, je dois aller casser un billet pour faire l'échange. Il demande à plusieurs vendeurs, dans différents magasins, s'ils accepteraient de casser mon billet contre de la monnaie, mais tous refusent. On finit par passer devant un fabricant de babouches, et je me dis que, tant qu'à faire, je peux faire d'une pierre deux coups, en m'achetant le modèle berbère local, à 60 dirhams, et que la monnaie sera suffisante pour procéder à l'échange. Une fois ce troc monétaire enfin terminé, il reste avec moi, traversant le souk tout en discutant. Il a trente-cinq ans, il s'appelle Mohamed et est bijoutier de formation. Plusieurs fois, il me précise que l'argent est dur à travailler *pour les yeux*. Je ne sais pas bien s'il voulait me dire qu'il se les était abimés en travaillant, ou tout simplement qu'il n'a pas une vue suffisamment bonne pour travailler les détails. Je pense qu'il est désormais rabatteur et qu'il s'occupe de trouver des clients pour la coopérative bijoutière berbère de Tiznit, touchant ainsi un pourcentage à chaque vente. C'est pourquoi il me propose rapidement de m'amener dans cette coopérative. Puisque j'avais prévu de m'y rendre, j'accepte. On sort du dédale de ruelles dans lequel on est, pour se rendre dans un autre, et finalement, la pancarte de ce groupement apparaît. De façon étrange, il dit à ceux qui y travaillent qu'il m'amène pour visiter, mais lui n'y rentre pas, je le vois partir. Je ne sais alors pas trop s'il m'attend dehors ou s'il part à la recherche d'autres clients.

À l'intérieur, il y a beaucoup de touristes. Enfin, il n'y a que des touristes. Hollandais je dirais. Alors oui, le travail proposé à la vente est juste sublime. Il est même trop beau. Je vois quelques boucles d'oreilles en argent fabuleuses de détails, mais ça ne colle pas. Comme je l'écrivais plus haut, chaque culture a ses bijoux d'appareils qui sont des merveilles, mais ce ne sont pas ceux du quotidien, toujours plus simples. Dans ce magasin, même si en toute sincérité j'aurais aimé pouvoir tout acheter, l'art est en complet décalage avec ce que l'on peut voir dans la rue. C'est pourquoi après avoir occupé mes yeux à découvrir ces incroyables créations, je pars sans rien acheter.

Au dehors, Mohamed m'attend, assis sur la marche d'une porte située quelques pas plus loin. S'il est vraiment rabatteur - plus que simple guide improvisé pour mon bon plaisir - je comprends qu'il souhaite voir ce que j'ai pu acquérir. Il me propose alors un autre magasin, situé non loin. Tout en nous y rendant, il me fait la conversation. Il me demande où je loge, me conseillant d'autres hôtels, d'autres restaurants, etc. Il voit que je ne suis pas trop intéressé, alors change de sujet, pour parler de la Catalogne, de l'indépendance, de la nation berbère. Il est vraiment sympathique, mais me dit quelque chose de très dur, malgré lui :



« La nation berbère, on n'est pas fait pour se battre pour l'indépendance, on est trop lâches ».

Je ne sais pas s'il pensait cela comme un constat ou comme une amertume, un regret enfoui au plus profond d'eux, mais le goût amer de la tristesse se fait ressentir en cet instant.

Cela fait longtemps que les Berbères cherchent à être reconnus comme nation. Sous le règne d'Hassan II (décédé en 1999), ils ont pu fonder de nombreuses associations culturelles ou des associations de défense de la langue berbère. Ainsi naquirent sites internet et journaux en langue tamazight. Et bien qu'en 1994 ils purent pour la première fois diffuser des actualités dans cette langue sur une des principales chaînes nationales, en mars 2000, plusieurs centaines d'intellectuels signèrent le *Manifeste Berbère*, qui retrace les humiliations endurées, tout en revendiquant une aide étatale à leur développement culturel. Grâce à cela, depuis 2003, l'enseignement de la langue tamazight est entré dans certaines écoles. C'est ainsi que fut créé leur drapeau, composé du célèbre symbole représentant l'homme libre.

Dans ce combat perpétuel pour leur reconnaissance, les Amazighs (les berbères autour de Tiznit) soutiennent et suivent de près l'évolution du mouvement indépendantiste catalan. Il n'est pas rare de voir des onglets spécialement dédiés à ce thème sur leurs différents sites internet, de la même façon j'avais déjà pu remarquer la forte présence de drapeaux indépendantistes catalans comportant l'homme libre en leur centre, dans certaines manifestations. On me raconta aussi l'anecdote de certains hôtels du Haut Atlas dont le réseau wifi portait le nom de *Carles Puigdemont*, en l'honneur du leader indépendantiste catalan.

C'est pourquoi Mohamed connaissait la Catalogne. Je ne sais pas si lui même était pour ou contre les désirs d'indépendance de ces deux nations, mais il ne faisait aucun doute à cet instant, que si ses papiers faisaient de lui un marocain, il se considérait avant tout Amazigh.

Le nouveau magasin qu'il veut me faire découvrir se profile enfin. Mohamed m'explique alors que le père du vendeur fût son maître et qu'il a longtemps travaillé avec cette famille. Le marchand s'appelle, lui-aussi, Mohamed, mais préfère que je l'appelle l'Ami. Il est aimable, très bon commercial, et sentant le client potentiel, m'amène voir son atelier. Avec le recul, je pense qu'il s'agit plutôt d'une « vitrine », et qu'aucun bijou n'a vu le jour en cet endroit. Puis il me fait visiter sa boutique. Tout n'est pas berbère, je craque par exemple devant une petite porte en bois, entièrement gravée, mais il m'explique qu'elle vient de Mauritanie. Je laisse tomber. Je vais voir les bijoux locaux. Il y en a des centaines, la plupart en argent. Mais il n'y a jamais le prix. Il me sort une petite coupole, dans laquelle je dois mettre les bijoux qui m'intéressent, c'est lui qui me fera le prix dans un deuxième temps. Je ne suis absolument pas un expert en bijoux, mais ici ils sentent déjà plus le vrai que dans le magasin précédent. Je reste un moment à tourner, à chercher avant de me décider pour quelques lots de boucles d'oreilles et de colliers à offrir à mon retour.

Les motifs sont variés, mais tournent autour de quelques symboles forts. Il y a la main de Fatima bien sûr, porte-bonheur de l'Islam, mais guère typique de cette région. Les autres représentent les croix berbères dites touaregs, qui sont au nombre de 22. Chacune d'entre-elles s'apparente à une ethnie différente.

Je commence à mettre quelques bijoux dans la coupole, et Mohamed me sert un thé, puis un autre, avant que j'aie lui dire que j'ai fait mon choix. Je me suis décidé pour une croix du sud, symbole d'une ethnie berbère locale, ainsi que pour la croix d'Ingal, un des principaux motifs berbères, sertie d'une pierre, d'un

rouge bordeaux très sombre, la *Grouma*. Il marque le prix sur un bout de papier, crayonne des espèces de symboles, tels des calculs pour des réductions, et m'annonce le prix. Je lui paye en euros, pour garder quelques billets en dirhams, mais une fois la transaction aboutie, il me demande le fameux pourboire, car dit-il, il m'a fait un prix d'ami, qui ne couvre que la fabrication des bijoux, et il est d'une fratrie de treize enfants et cet argent est pour la famille. En définitive, il demande de l'argent « pour lui ». Je lui laisse donc un petit *bakchich*, histoire de nous quitter bons amis et une fois à l'extérieur de la boutique, je tombe à nouveau sur Mohamed, mon guide, qui m'y attend. Il tente cette fois de voir si on peut manger ensemble, pour que je l'invite, mais je préfère lui dire que je pars dormir.

\*  
\* \*

C'est justement en rentrant, seul, que je reçois un message de Mohamed, celui qui s'occupe du *Boujloud*, qui me donne rendez-vous à Aglou, petite ville côtière, initialement de pêcheurs, aujourd'hui de touristes, à 17 heures. À l'hôtel, Abdou m'explique comment m'y rendre. En sortant tout droit vers les murailles, sur la gauche il y a l'arrêt des bus, et la ligne 1 est celle qui m'intéresse. À cent mètres de là, il y a aussi l'arrêt des grands taxis, ces véhicules de six places qui ne partent que lorsqu'ils sont remplis. À 16 heures je pars donc chercher mon moyen de locomotion, mais là, attendant mon bus numéro un pendant trente minutes, je ne le vois jamais arriver. Et je ne sais même pas s'il finira par venir, aucun horaire n'est pointé. Je me décale donc vers les grands taxis, attendant que l'un d'eux aille à ma destination. Par chance, le premier dans lequel je monte n'a plus que deux places disponibles, et en même temps que moi arrive un jeune.

Le départ est immédiat.

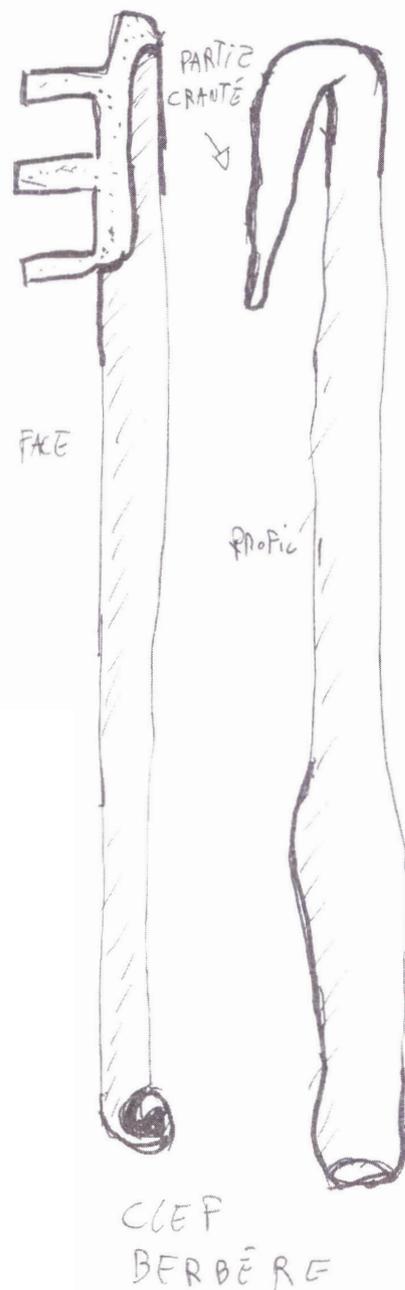
Le trajet, rectiligne, dure dans les vingt minutes. La route est perforée de tous côtés, avalée au fil des ans par le sable environnant.

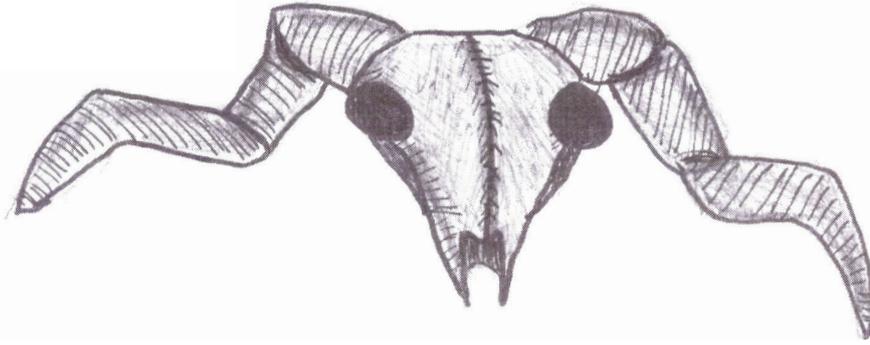
Le conducteur double où il le souhaite, mais de toute façon, durant la plupart du trajet, on ne devine même plus les bandes blanches dessinées sur le goudron, tant l'usure des années a bien fait son travail, les deux voies étant devenues bien plus minces qu'une voie simple. Hormis le terminus, il n'y a pas d'arrêt défini. Les clients demandent au fur et à mesure au chauffeur de s'arrêter, parfois lorsqu'on traverse une vieille ville à demi abandonnée. Parfois au milieu de rien.

Aglou se profile. Au bord de l'atlantique, le lieu est magnifique. Trop même. Dès l'entrée de la ville surgit un camping de luxe, crée pour les français, qui viennent s'y enfermer pour jouer à la pétanque, mais à un moindre coût que sur les plages françaises.

Après être descendu du taxi, je passe le squelette d'une baleine s'étant échouée sur cette côte des années auparavant. Me voilà sur la promenade. Ici tout est blanc, les maisons, les murs. Seuls certains poteaux sont peints en bleus, donnant une allure d'autre monde à ce lieu. Au loin, les 800 cavernes troglodytes multicolores des pêcheurs se laissent apercevoir ainsi qu'un mausolée, le plus ancien bâtiment de cette commune, qui demeure un lieu de pèlerinage.

Je marche un long moment, avant d'aller m'asseoir « Au Bon service », un des multiples cafés de cette côte. J'y commande un jus d'orange et un café, ainsi qu'un pain rond fait maison. À l'arrière du restaurant, ils ont un four traditionnel, en argile, alors autant en profiter.





Crâne de bélier marocain (Izimer)

\*  
\* \*

Ainsi assis, attendant l'arrivée de Mohamed, je scrute l'horizon de cet océan, dans lequel le ciel se confond avec le flux des vagues. C'est terriblement magnifique. Je me laisse aller dans mes pensées, jusqu'à en être extrait par le tintement de mon téléphone. Mohamed est arrivé.

\*  
\* \*

Une fois les présentations passées, on s'assoit pour attendre le Professeur. Il m'explique qu'il a profité de ma venue pour demander à celui-ci de nous rejoindre, car il a beaucoup travaillé sur les sujets qui m'intéressent. De toute façon il arrive de suite après. Ce professeur s'appelle Jamaa Benidir et a enseigné la philosophie à Rabat jusqu'en 2002. En prenant sa retraite, il est revenu vivre à Aglou, où il a commencé un travail sur *Achoura* et *Imaachar*, le carnaval berbère, avant de publier en 2007 un livre, ouvrage entièrement en arabe et berbère, qu'il m'offre. Ou plutôt qu'il hésite à m'offrir quand il voit que je ne parle pas la langue. Voyant que cela me ferait pourtant très plaisir, il finit par me le donner, agrémenté d'une petite dédicace en arabe. Je serais obligé de me faire traduire le livre à mon retour, ainsi que la dédicace dont il ne me donne pas la traduction.

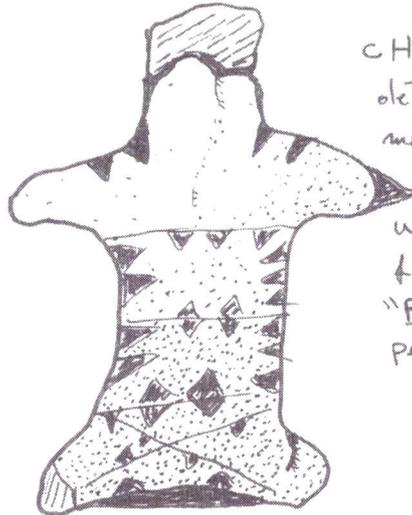
Pendant près de deux heures, on reste là, attablés dans le café, à parler de *Boujloud*, d'*Imaachar*. Je sors mon magnétophone et enregistre l'ensemble de la discussion.

\*  
\* \*

Finalement, le professeur part rejoindre un vieil ami et j'accompagne Mohamed jusqu'à son scooter, garé à côté du four à pain. Au loin, un grand taxi attend pour partir. Le trajet du retour sera plus pénible que celui de l'aller. On sera six à y entrer, mais puisque le chauffeur fait monter deux femmes, pour qu'elles ne soient pas serrées à l'arrière avec des hommes, l'un d'eux monte dans le coffre, l'autre vient s'asseoir entre moi et un autre client, nous faisant passer à quatre sur la rangée de devant, prévue pour trois.

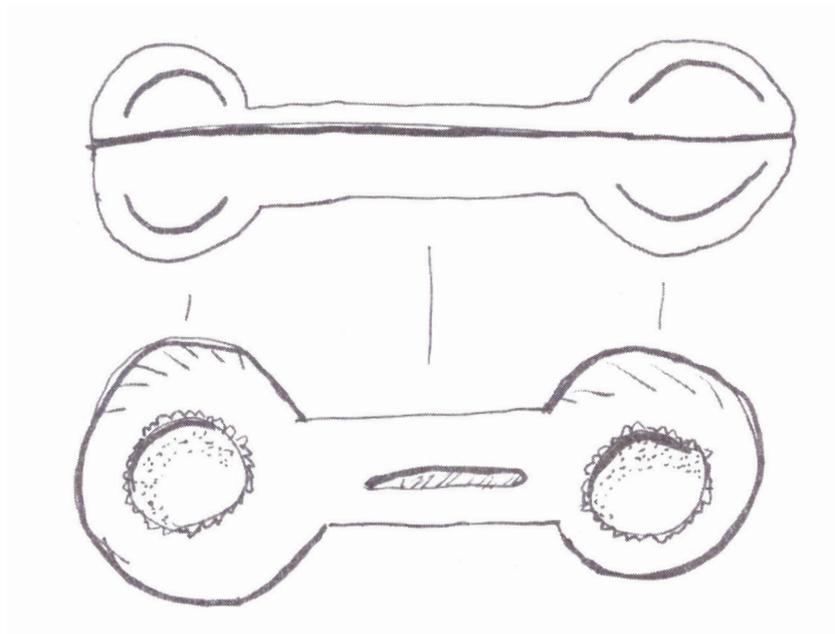


boucle d'oreille en argent de Tigray  
sur un symbole de  
dan touareg (berbère du  
sahara)



CHÉKOUA  
décoré de  
motif traditionnels.

utilisée pour  
faire du beure.  
"Baratte" en  
peau de mouton



*Castagnettes Gnawa*

# La nuit des morts

« *N'ayez jamais peur de la vie, n'ayez jamais peur de l'aventure, faites confiance au hasard, à la chance, à la destinée. Partez, allez conquérir d'autres espaces, d'autres espérances. Le reste vous sera donné de surcroît.* »

Henry de Montfreid

La nuit est tombée. Me voilà à nouveau à l'hôtel, ma chambre remplie des achats de la journée, assis sur le lit, tout en écoutant *Ain't No Sunshine* de Bill Withers, avec le livre offert par Jamaa dans les mains. Etant écrit en arabe et en berbère, je ne comprends pas ce dont il parle, mais, heureusement il y a beaucoup de photos pour occuper mon esprit. Tous les masques que j'y vois défiler sont fantastiques. Ils sont faits à la main, de récupérations, sans aucun appareil si ce n'est le désir de correspondre aux codes locaux. Ils me rappellent les vieilles descriptions que j'ai tant lues sur nos carnivals anciens. Il y a tant de points communs, mais si peu d'études pour réussir à exploiter ces rapprochements. C'est que le masque est peu connu au Maghreb, alors qu'il y est très présent. De multiples raisons peuvent expliquer cette omission, mais la principale vient peut-être de l'incompréhension de leur présence, à laquelle font face le voyageur et l'ethnographe, pour qui le masque et carnaval sont d'origine chrétien, et trouver de pareils rituels dans la culture maghrébine n'a dès lors pas de sens. Alors le masque a été rejeté de la plupart des études. De plus l'orthodoxie musulmane est peu encline à reconnaître ces rituels, de la même façon qu'en Occident, dès le VIII<sup>e</sup> siècle, apparaissent une multitude d'interdictions cléricales contre les masques et les déguisements dits païens.

Les rituels ne peuvent exister que s'ils sont faits par une communauté et pour elle-même. Dès qu'ils se projettent vers l'extérieur, ils perdent leur essence profonde, ne devenant que des spectacles. Chaque groupe à son propre discours quant à l'adaptation des « étrangers » qui viennent y prendre part, de la même façon que chaque groupe choisit librement de ce qu'il souhaite faire de ses rituels. Parfois ils sont cachés, le plus souvent publics, sans admettre pour autant l'idée de médiatisation. Le rituel peut se définir au travers d'une multitude d'usages, les festifs étant certainement les plus difficiles à appréhender. Si nous prenons un exemple simple, les feux de la Saint-Jean sont un rituel, se déroulant dans l'espace public, auquel chacun peut prendre part. Mais dès qu'ils s'éloignent de la communauté qui les met en pratique, ou si ladite communauté décide de chercher une reconnaissance identitaire au travers de la communication de celui-ci, alors les limites du rituel initial sont franchies. On le voit avec l'exemple choisi, la plupart des feux de cette nuit-là sont aujourd'hui encadrés de barrières. Ils n'ont plus de sens rituel, ce sont des animations touristiques.

Une autre limite à l'accomplissement des rituels est l'acceptation, ou non, du pouvoir en place qui peut chercher à les maîtriser, ou au pire à les interdire. Car si le rite appartient à une communauté, il n'est que rarement représentatif d'un État. Noël est un rituel international, accepté de tous, les fêtes de l'Ours n'appartiennent qu'à certaines communautés pyrénéennes, chacune la faisant d'une façon distincte des autres.

*Boujloud* s'entend dans ces deux limites. Si pendant de nombreuses années cette fête était peu connue, il existe aujourd'hui à Marrakech un festival *Boujloud*, un énorme défilé complètement organisé et codifié, d'hommes à peaux. Mais est-ce là le rituel ou le spectacle ?

D'autre part, que ce soit le *Boujloud* ou l'*Imachaar*, ces fêtes prennent parfois des allures contestataires, si

ce n'est que ses acteurs portent des masques et se rendent méconnaissables, gênant les pouvoirs en place. Alors elles ne sont pas interdites, mais elles ne sont pas aidées. Au contraire, les administrations territoriales verront d'un bon œil si on oublie de les célébrer.

Les rituels appartiennent à ceux qui les font : on peut difficilement préjuger de la direction qui leur est donnée. Parfois on peut la regretter, mais ce sont ses acteurs qui ont la légitimité de cette décision. Je pense à la fête des *Pailhasses* de Cournonterral, dans l'Hérault, à laquelle j'assistais en 2018. Elle se déroule, traditionnellement, le Mercredi de Cendres. Le vieux village est entièrement fermé et de la lie de vin est déversée à même le sol. L'après-midi sortiront les *Pailhasses*, d'énormes personnages recouverts de paille (hommes sauvages), qui devront salir les blancs ou les curieux s'approchant trop. Ici, le choix a été fait de ne pas communiquer sur cette fête ; elle est déjà suffisamment connue et les spectateurs n'y sont pas les bienvenus. Ou plutôt, il n'y a pas de spectateurs, ceux qui veulent venir y assister sont obligés d'entrer dans le périmètre du rituel, étant dès lors considérés comme acteurs.

J'écoute à nouveau mon enregistrement qui demeure un document ethnologique saisissant. Ce qu'on pu me raconter Jamaa et Mohamed précise une fois de plus les liens inhérents entre nos célébrations.

Tout d'abord, mes deux interlocuteurs ont été étonnés par les fêtes que j'ai pu leur présenter en Europe. Mais avant tout, Jamaa a tenu à plusieurs reprises à ne pas faire de mélange entre nos fêtes et les leurs. Que ce soit *Boujloud* ou *Imachaar*, il me dit à plusieurs reprises qu'il s'agit d'un rituel religieux, à l'inverse de nos fêtes qu'il ressent comme uniquement festives. Bien entendu, cela n'est pas tout à fait vrai : l'aspect rituel de nos fêtes ayant disparu avec le désenchantement du monde. Mais auparavant elles l'étaient bien. Pour ne pas froisser mon intermédiaire, je ne dis rien.

Ils me racontent une anecdote qui me fait sourire, sans pour autant que j'ose le lui en expliquer la raison. Un de leurs amis communs était parti en vacances aux Iles Canaries (qui furent longtemps berbères avant l'extermination produite par la conquête espagnole). Or, sur ces îles, existent encore des fêtes d'hiver dans laquelle paraissent de nombreux hommes sauvages. Elles s'appellent *Fiesta de l'Oso*, fêtes de l'Ours. Mais cela, ils semblaient l'ignorer. Ils me parlent donc de ces fêtes, qu'ils rattachent à la culture originale de l'île et dont le rituel est pour eux, sans nul doute, celui du *Boujloud*. La boucle est bouclée. Finalement, et de façon indirecte, on tombe d'accord : nos célébrations sont identiques.

Puis, ils se mettent à me parler de *l'Achoura*, et plus particulièrement d'*Imachaar*. *Achoura* tout d'abord, est une nuit magique. On allume les bûchers sur les tombes des ancêtres. Certains lancent des sorts. Le lendemain, de bonne heure, on part chercher l'eau à la fontaine, car elle portera bonheur. *Achoura* se déroule donc sur deux jours et une nuit, à l'inverse d'*Imachaar*, qui a lieu uniquement pendant la nuit. Je suis déçu en apprenant que cette fête se perd et qu'elle n'a même plus lieux à Tiznit. Il faut partir dans les villages reculés pour y assister. La police met des freins à ces célébrations, et les locaux s'y intéressent de moins en moins. D'autre part, la plupart des événements organisés en pays berbère le sont par des associations culturelles. C'est le cas de *Boujloud*, dont Mohamed est un des responsables. Mais *Boujloud* ne conteste pas l'ordre établi. *Imachaar* oui. Ces associations sont donc de plus en plus frileuses au moment de prendre la responsabilité de l'organisation.

Mes deux amis m'expliquent aussi qu'*Imachaar* c'est plus qu'une mascarade. *Imachaar* se déroule pendant la mascarade (qu'ils ne nomment pas). C'est un ensemble d'actes, de sketches construits sur un texte oral, traditionnel, qui évolue année après année. De nos jours, la langue n'est pas aussi bien maîtrisée, et *Imachaar* perd de son être.

Les acteurs d'*Imachaar* s'appellent *Amachour*. Chacun d'eux fabrique son masque. Celui-ci doit représenter le mal, mais un mal artistique. Durant la nuit, le masque, par ses mots, doit tout détruire, même le sacré. Car le religieux, le symbolique est retourné à ce moment là.

Plusieurs types de masques apparaissent : l'homme, le chameau, la vache, la girafe, etc. Ils sortent et prennent le droit de dire des gros mots et provoquent des actes « qu'il ne faut pas provoquer ».

Ils mettent des masques pour ne pas que l'on sache qui déclame le texte. Ils changent la voix pour ne pas être reconnus. Ici, on dit que l'on prend « l'accent des juifs ». Il faut parler comme un juif pour dire ce que l'on veut. Et on peut vraiment dire ce que l'on veut : des bêtises, des gros mots. Les masques amènent cette liberté. Et sans gros mots, il n'y a pas *Imachaar*.

Le chant typique est le suivant :

*Au nom de Dieu*

*Allez, venez tous ensemble,*

*Aux juifs pour parler*

*Au nom de dieu, allons-y.*

*Qu'est-ce que vous préférez dire ?*

*Est-ce le bien ou le mal ?*

*Première partie des masques: Nous, nous voulons parler du bien*

*Deuxième partie des masques : Nous, nous voulons parler du mal*

*P : Maudites soient vos mères*

*D : Maudit soit le vagin de ta mère*

D'autres paroles me sont chantées, sans pour autant qu'elles soient la suite directe des précédentes :

*Mouchi [le juif] a construit une boutique*

*Sur cette boutique il a construit un salon*

*Le coq a menti sur cette boutique*

*Le coq est monté sur cette boutique et a tout volé*

Les spectateurs éclatent de rire. On commence sagement, puis petit à petit la teneur du texte – attendu de tous – se dévoile. Le tout en chant rythmique qui permet une danse spéciale.

La sortie des masques lors de la nuit des morts, des textes parodiques, des masques prenant le pouvoir, et tout cela en lien avec une date lunaire du Nouvel An. Oui, sans nul doute le Carnaval Occidental à beaucoup à apprendre des célébrations berbères. Ou plutôt, s'il veut se comprendre ce n'est qu'au travers d'elles.

# Les bijoux et l'antiquaire

*« Un bon voyageur ne doit pas se produire, s'affirmer, s'expliquer, mais se taire, écouter et comprendre »*  
Paul Morand

Petite journée. Dernière journée.

Novice, il y a un facteur que je n'ai pas pris en compte en organisant mon voyage. La fatigue. Les heures de bus sont encore présentes dans mes jambes, et la chaleur s'affermit à en devenir étouffante. Je n'ai pas une âme de voyageur.

Je me lève vers huit heures et après m'être préparé tranquillement, je retourne chez Ouhna boire mon café quotidien. Le jeune serveur qui seul avait quelques notions de français se dirige rapidement vers moi, sans même que j'ai eu à lui commander le café, il me l'apporte. Durant un long moment, j'espérai y croiser Mohamed, mon guide improvisé de la veille, mais il n'apparut jamais. De l'autre côté de la place, dans un bâtiment à moitié abandonné, sale et délabré, il y a les bureaux de la CTM, la seconde compagnie de bus du Maroc. Je m'y rends pour acheter mes billets retours, et je découvre que l'intérieur n'a rien à envier à la façade. Mais bon, je ne suis pas là pour juger de l'esthétique. Je prends mes billets, ceux du premier bus qui part de Tiznit et qui doivent me permettre d'arriver à 15h30 à Marrakech, où après réflexion, j'aimerais passer plus de temps que prévu, pour découvrir cette ville aux milles couleurs.

Après avoir retiré un peu d'argent – qu'il part vite ! – je rentre à l'hôtel, finir de poser par écrit ma journée d'hier, range un peu ma chambre désormais remplie d'objets divers, puis je monte m'asseoir sur la terrasse couverte de l'hôtel. D'un rouge bordeaux ombragé, elle respire la tranquillité. Mais certaines chambres donnent dessus, ce qui rend l'intimité contraignante, pour ceux qui se retrouvent pour y discuter, ou pour les clients voulant la tranquillité procurée par leur mansarde. À ce moment-là, il n'y a qu'un Hollandais, concentré sur son ordinateur, écrivant lui aussi beaucoup. Nous échangeons un rapide bonjour, et chacun repart vaquer à ses occupations, dans un monde probablement éloigné de celui de son voisin. Lorsqu'au bout d'un moment je me retrouve à nouveau seul, Abdou vient me parler un peu, tout en me proposant un café. On reste là, à bavarder, avant qu'il ne m'explique que je peux monter sur le toit, duquel on domine Tiznit, mais qu'il ne faut pas que l'on me voit trop de la rue, les gens n'aiment pas trop cela. Curieux, je suis ses indications pour m'y rendre, passant sous des vêtements étendus, je finis par trouver deux bouts de métal figés dans le mur, employés pour accéder à la toiture qui est, selon les normes architecturales locales, entièrement plate.

Abdou ne m'a pas menti, de là-haut, la vue est magnifique. Il doit être dix heures du matin et on domine Tiznit, éclairée d'un soleil déjà bien naissant. Si l'on dit souvent qu'en prenant de la hauteur tout paraît plus beau, on prend aussi conscience de l'infinité d'existences, que la nôtre n'est qu'une goutte d'eau dans cet immense océan. Mais l'océan n'est-il pas composé de l'ensemble de ces gouttelettes ?

La chaleur devient de plus en plus étouffante. La température grimpe. On est en septembre et la moiteur de l'air est déjà bien trop élevé pour moi. Comment pourrais-je y revenir en pleine saison d'été ? Je rentre dans ma chambre, alternant écoute de musiques, séries, un peu de lecture, je m'endors, me réveille, renouvelle

ce programme avant de m'assoupir à nouveau. Je traîne ainsi la plupart de l'après-midi, espérant avoir une idée lumineuse pour me sortir de cette inhabituelle complaisance. Un instant, je pense repartir à Aglou, dormir en bord de mer. Mais je n'ai même pas le courage d'effectuer ce trajet, pourtant si fugace. Alors je décide de repartir en bord de murailles, retourner au petit marché, voir si une chose ou autre pourrait y être achetée. J'ai une âme de collectionneur.

Je me promène à nouveau dans ce fabuleux dédale, qui encore aujourd'hui appelle à mon retour, perdu dans mes pensées, mes yeux scrutant le sol à la recherche de souvenirs à y acheter. Un vieil homme m'accoste. Il cale ses pas sur les miens et me suit, tout en initiant la conversation. Il finit par me dire qu'il possède un petit magasin, qu'il est brocanteur d'objets berbères et propose de m'y amener. Pourquoi pas après tout.

On se dirige alors vers sa boutique, située non loin de la coopérative berbère où je m'étais rendu la veille. On croise à nouveau Mohamed, le bijoutier de la ville, qui traverse la rue pour venir nous saluer. Il laisse aussi quelque aumône à un vieillard qui passe près de nous, et m'explique qu'il est malade et n'a pas d'argent, alors qu'il l'aide à son niveau. Surtout en ce jour. Il me parle beaucoup de *l'Achoura*, des croyances qui s'y rattachent, des 2,5% de dons que tu fais aux plus pauvres ce jour-là, sur ton chiffre d'affaires. C'est pourquoi la plupart des commerces sont fermés aujourd'hui. Il m'explique que pour avoir une boutique dans le souk, il faut compter dans les 500 euros de loyer par mois, sans compter les millions de dirhams que coûte l'achat de la clef qui permet d'y accéder. Lui, paye 70 euros pour sa maison, deux chambres, la cuisine, la douche privée, comme il le précise, et le magasin au-devant. Ce n'est pas bien cher, mais je me rends compte qu'il se considère comme chanceux.

Dans la rue, on croise plusieurs fois des groupes de filles. Il me dit alors qu'elles aiment les Occidentaux « pour se marier ». Je retiens la leçon, je ne suis pas venu pour passer la bague au doigt.

L'intérieur est hallucinant. Le magasin est petit, ça oui. Mais plein. Il y a de tout. Partout. Des bijoux bien sûr, mais aussi des objets, des décorations, des ustensiles, des tissus. Je ne sais plus où poser mes yeux. Étant initialement sorti pour faire un simple tour au marché, je n'ai pris que mes lunettes de soleil, et dans cette boutique où le soleil peine à entrer tant la vitrine est pleine, j'alterne, je jongle entre la noirceur de la pièce quand je les porte, et le flou total lorsque je les ôte.

Le vendeur me parle de ses enfants, de son quotidien, de son histoire. Je lui demande son nom ; il s'appelle Ali. « Ali baba » me dit-il en rigolant. Très belle rencontre. Il est embêté, car aujourd'hui il fait ramadan (parmi les rites présents lors de *l'Achoura*, il y a le jeûne d'une journée), et voudrait m'offrir du thé, mais forcément, aujourd'hui il n'en a pas fait. Pour s'excuser, il me dit que la prochaine fois que je viendrai, on partagera le couscous et le thé, chez lui. Je sais qu'il est sincère. Il me parle de ses enfants, dont le plus grand fait des études d'infirmier à Agadir.

Pendant tout ce temps, je continue à lorgner sur les objets de sa boutique. Je ne sais que prendre tellement le choix est vaste. Si j'avais su, je n'aurais pas acheté autant de bijoux au marché ou dans le pseudo-atelier. J'aurais dévalisé cette boutique-là. Ali lui, veut me faire plein de cadeaux, bien que je sache qu'au final je devrais les payer.

Je finis par lui prendre deux paires de *Qraqeb*, des castagnettes *gnawa*, toutes en métal et aux extrémités concaves, dans lesquelles sont marquées des sourates. J'apprendrai à mon retour, en demandant la traduction à Romain Simenel, que je ne dois pas les lire. Je ne sais toujours pas ce qu'elles signifient. J'achète aussi un vieux tambour berbère, dont j'ignore le nom, une *chékoua* (une baratte) en peau de mouton entièrement décorée servant à faire du beurre, et quelques bricoles de plus. En partant, quand je lui demanderai pour faire une photo avec lui, il me sortira une écharpe touareg saharienne d'un bleu noir magnifique, que je finirai là aussi par lui acheter. Ainsi est la valeur des souvenirs.

Il m'écrit sur un bout de papier mes noms et prénoms en calligraphie arabe. Phonétiquement bien sûr, il n'y a pas d'équivalent. J'apprendrai quelques mois plus tard que cette retranscription est assez inexacte, et que le mot berbère se rapprochant le plus d'Oriol signifie âne.

Prédestiné.

En partant, il me fait la bise, tout en me disant que je serai dans ses prières ce soir. Gratifiant. Mine de rien, on a passé un bon bout de l'après-midi ensemble.

En rentrant à l'hôtel poser mes récents achats, je croise plusieurs fois le Hollandais du matin. Dans sa façon d'être, je comprends maintenant que c'est un voyageur, pas un touriste ou un type de passage comme

je peux l'être. Il doit être là pour écrire, ou pour photographier. Mais tout à la fois, on voit qu'il fait partie du décor sans pour autant en être. Abdou le me confirme. C'est un écrivain qui s'en va passer une semaine dans une oasis située dans le désert tenue par une française. Justement, une heure plus tard, alors que j'écris sur la terrasse, devenue mon lieu de villégiature favori, le Hollandais arrive, lui aussi curieux de ma démarche. Alors il s'assoit et on se raconte nos histoires. Il s'appelle Kees Hensen, est écrivain et vit de cette passion. Il vient de passer une semaine chez une famille berbère de la banlieue de Tiznit, qu'il a rencontrée sur AirBnB. Lors de l'*Aïd-el-Kebir*, ils ont vendu le mouton du sacrifice pour pouvoir s'offrir un ordinateur. Et une connexion internet. Pas qu'ils soient contre ces traditions, mais le père de famille a pensé que pour leur avenir, avoir un ordinateur serait un bon investissement. Depuis, il apprend l'anglais en ligne, tout en louant une chambre sur ce célèbre site internet. Kees reste trois jours dans cet hôtel, pour mieux découvrir Tiznit avant de se rendre dans l'oasis situé en plein désert, puis sa route doit le mener dans un petit village berbère, situé au cœur de l'Atlas, pour y vivre quelques semaines.

J'en viens presque à regretter mon introduction, dans laquelle je critiquais tant la fin des voyageurs. Ils existent bel et bien. Ils sont simplement devenus plus anonymes.

Je lui explique ensuite la raison de ma venue, et me demande s'il peut prendre des notes, car bien qu'il travaille sur le peuple berbère, il ne connaissait pas l'existence de leurs rituels masqués. On discute, débat, échange, un grand moment, puis, l'heure tardive arrivant, nos chemins se séparent, après avoir troqué nos coordonnées. On se serait cru dans un Agatha Christie, lorsqu'au bord du Nil, des inconnus se rencontrent et échangent. Le parallèle n'est peut-être pas très pertinent, ces romans se déroulant à une époque heureusement révolue.

Lorsque je descends les marches de la terrasse pour me rendre à ma chambre, j'entends Abdou parler avec un français. Je ne l'avais jamais vu. Il doit arriver. Ils discutent comme s'ils se connaissaient depuis des années, alors je trace ma route et je laisse ces supposés amis en toute tranquillité. Pendant plus d'une heure, depuis ma chambre aux murs si fins, j'entends le Français parler de bijoux, de filles et d'amours mal placés.

Sachant que mon ultime soir est déjà bien avancé, après avoir rangé mes valises, je repars profiter une ultime fois du toit de l'hôtel. Je repasse devant le curieux touriste, toujours en pleine conversation, monte le court escalier, passe la terrasse, pose mes pieds sur les toujours si étranges barres de fer fixées dans le mur et me voilà au plus haut de ce qui fut durant quelques jours mon logement. Définitivement, la nuit est tombée. Au-bas, comme tous les soirs, des centaines de tambours résonnent dans la médina de Tiznit. Au loin, souvent au plus proche aussi, bourdonnent des dizaines de moteurs de deux roues. Pourtant, malgré tout ce bruit environnant, on ne respire que la quiétude de ce lieu que je m'apprête à quitter et qui me manquera tant. Dans cette sérénité si rare, j'entends des jeunes femmes chanter. Sans faire de pauses, c'est tout un répertoire qui arrive ainsi à mes oreilles. Les jours précédents, je n'avais pas entendu de sons comparables. J'en déduis qu'elles chantent pour *Achoura*, jour béni. C'est pourquoi je me hâte, le téléphone à la main, de dévaler les escaliers pour partir à la recherche de l'origine de ce son. Là, dehors, je devine face à l'hôtel, entre deux stands montés sur chariotes, un petit groupe, c'est bien lui qui en ces instants chante. M'approchant discrètement, faisant ce que nul ne devrait faire, j'enregistre discrètement sur mon téléphone quelques couplets. Ces airs ne sont pas ceux rappelant les morts ; ils chantent l'espoir, la joie de célébrer les vivants. Toute commémoration aux morts n'existe que pour se souvenir que l'on est encore présents. Finalement, Bryan Ferry se trompait peut-être en déclamant *il ne nous reste plus que le passé à partager*. Ce jour-là, la certitude est dans l'espoir. Les morts ne peuvent exister sans les vivants.

En rentrant, Abdou et le mystérieux Français sont encore en pleine conversation. Mais, quelques instants plus tard, alors que je monte une ultime fois sur la terrasse dans l'espoir d'avoir une meilleure connexion internet que dans ma chambre, Abdou me rejoint, les larmes aux yeux. De rire. Et me raconte la conversation qu'il vient d'avoir.

Ce Français, d'une quarantaine d'années, vient pour la première fois au Maroc, et vu ses histoires, ce n'est pas pour visiter les monuments. Il est arrivé la veille à Marrakech, où il s'est fait voler deux-cents euros. Il a ensuite couché avec une jeune Marocaine, mais le préservatif a craqué. Prenant le bus de Marrakech jusqu'à Tiznit, il s'est assis à côté d'une jolie fille, qu'il a draguée jusqu'à ce que celle-ci lui dise qu'elle avait des problèmes d'argent, qu'elle vivait encore avec sa famille, etc. Il lui a donné soixante-dix euros, avant de lui donner rendez-vous ce soir-là dans un café de la ville. Mais elle n'est jamais venue. Entre-temps, il était allé chez les bijoutiers locaux acheter des bijoux, qu'il a payé l'équivalent de cent-soixante-dix euros, là où j'avais payé les miens dix-sept euros, tout en sachant que le vendeur se faisait une marge sur mon dos. Alors, ce soir-là, après

avoir raconté ses mésaventures à son réceptionniste de l'hôtel, il partait dans un bar à chicha des environs voir « les filles ». En deux jours au Maroc, il avait donc perdu (faisons la nuance avec la notion des dépenses courantes telles que le bus, la nourriture, etc.) 440 euros. Et il avait réservé une chambre à Tiznit pour deux semaines.

En écrivant ces lignes, je me demande bien comment a pu se finir son histoire dans le bar à chicha. Abdou me dit alors qu'il n'y a pas beaucoup de tourisme sexuel dans le coin. Cela arrive parfois, bien sûr, mais jamais « d'aussi débiles ». Il m'explique par contre que le plus souvent ce sont des filles qui viennent pour ce genre de séjour. Elles débarquent, trouvent « un mec » avec qui s'amuser, qui va les nourrir et les loger et, en définitive, tout le monde est content.

C'est avec cette nouvelle anecdote que je pars me coucher. Après un ultime salut à Abdou, mes sacs enfin prêts, je m'endors.

Au revoir Tiznit.

# Les trépassés

Le jour du grand départ est là. Pour une fois je me réveille avant la prière du muezzin, impatient d'être au bus. Stressé de le rater, surtout. En quittant ma chambre, je vois Mohamed qui dort dans un renforcement situé près de l'escalier donnant sur la terrasse, sur un matelas qui lui sert de lit. Je lui dis au revoir, et me voilà fermant définitivement la porte de l'Hôtel des Touristes. Je n'ai qu'à faire quelques mètres sur la place pour croiser un taxi – ou plutôt un tas de ferrailles portant la mention de taxi – qui m'amène directement à la gare CTM. Le départ est prévu pour neuf heures. On m'a dit d'y être à huit heures trente. Lorsque le taxi me dépose, il est huit heures. Forcément, je suis le premier client. Le guichet est ouvert, alors je vais faire valider mon ticket, paye le supplément bagages, qui m'oblige à laisser ceux-ci à l'accueil. Je ne les reverrai plus jusqu'à Marrakech. Forcément, maintenant qu'il me reste une heure à attendre, délesté de tout équipage, je fonce à la recherche d'un café. Il faut au moins cela pour tenir.

J'en trouve rapidement un, situé dans une des rues adjacentes de cette gare routière. À l'intérieur, il n'y a qu'un seul client, le patron et son fils nettoyant derrière le comptoir. C'est ce dernier qui m'amène le café en terrasse. En le posant sur la table, il sourit. Il ne doit pas servir souvent des étrangers. Il s'en retourne avant de sortir à nouveau, chargé d'une vieille poche plastique décolorée, enfourche son vélo posé sur un bac à fleurs situé à quelques pas de ma table, et s'en va. À l'école j'imagine, sa pochette faisant office de sac scolaire. Le client s'en va à son tour. Puisque je l'avais salué en entrant dans le café, une fois sa voiture démarrée il me fait un signe, en guise d'au revoir. Seul, je commande un deuxième café avant de déguerpir vers mon bus. Là, hormis le chauffeur, il n'y a qu'une jeune femme voilée qui attend le départ. Lorsque je dis que je vais jusqu'à Marrakech (le terminus étant à Casablanca), le conducteur se met à rire en s'exclamant « Oui Marrakech ! Las Vegas, les casinos, la fête ». Finalement, il n'y a pas qu'en France où la province se sent si éloignée des grandes villes.

Je découvrirai le soir même qu'il a parfaitement raison.

Le bus démarre à neuf heures, comme prévu, et nous ne sommes que deux à y être monté. Il mettra quasiment deux heures jusqu'à Agadir. Le trajet est long, très long. Mais les paysages sont toujours aussi étonnants, et il est difficile de s'en lasser. Une fois de plus, le nez collé contre la vitre, je vois un quotidien que je n'aurais jamais pensé connaître. Les ânes sur les nationales, les mobylettes et les vélos de tous les côtés, les voitures doublant n'importe où, des bus des années 1960 remplis de monde – comment peut-il y en avoir autant – des camionnettes dont les coffres sont conçus en palettes pour y faire entrer des animaux débordantes de paille. En voyant cela, je suis content d'avoir choisi la CTM pour mon trajet. Elle est, avec l'ONCF, la principale compagnie de voyage en bus du Maroc. Le véhicule est propre, neuf, climatisé et surtout imposant. Si sur les routes le code de la route s'oublie vite, dès qu'un véhicule de ces compagnies passe, les autres freinent.

À partir d'Agadir, une nouvelle réalité se dévoile. Les routes s'y remplissent d'immigrés sud-africains. À chaque carrefour, rond-point, ils font la manche, proposent de nettoyer les vitres des automobiles. Cela était moins visible à Tiznit. On les voit demander l'aumône. Ils vivent dans des cabanes faites de longs tissus tendus aux rez-de-chaussée de grands immeubles. Vivant en communauté, on devine bien vite qu'ils ne se mélangent pas aux populations locales. Ces migrants viennent dans cette partie du Maroc pour fuir leurs pays et lorsqu'ils se font arrêter par les autorités, sont envoyés à la prison de Tiznit. Ceux qui arrivent à fuir se rassemblent dans les environs d'Agadir, principale métropole de cette région.

La pause à la gare routière d'Agadir dure dans les vingt minutes. Ou peut-être un peu plus. C'est terriblement long. Le bus se remplit, et là où nous étions deux au départ, le voilà quasiment plein. Enfin, le conducteur fait son premier faux décollage, des gens accourent de toutes parts, et il finit par partir.

Sur la nationale, en direction de l'autoroute, des contrôles de police sont présents à chaque rond-point. Parfois, c'est un policier seul, plus souvent une vieille voiture portant le symbole de ce corps est garée sur un bas-côté. Mais toujours la marque de l'autorité se fait ressentir. Je repense à ces histoires, maintes fois racontées, de touristes obligés de payer le *bakchich* à ces policiers pour pouvoir continuer leur séjour en toute tranquillité et en cet instant, elles prennent tout leur sens. Très souvent, on passe devant des bus à l'arrêt, qui sont contrôlés, mais ceux de l'ONCF ou de la CTM y échappent, car seuls les plus anciens semblent subir ces vérifications. Finalement, l'entrée de l'autoroute se laisse apercevoir.

L'autoroute ici est en fait une double voie. Et il y a vraiment peu de véhicules qui l'empruntent. Le transit y est donc rapide. Si l'on ne croise guère de voitures, on voit très souvent des employés de cette compagnie, longeant les talus avec de longues perches, pour ramasser les ordures jetées par les voyageurs les plus sales. La route est toujours aussi belle, traversant l'Atlas, on devine au loin une multitude de petits villages, la plupart conservant l'architecture traditionnelle, d'argile. On traverse aussi des hectares de champs d'arganiers, utilisés pour faire paître les chèvres, qui préfèrent néanmoins monter dans ces arbres plutôt que de rester au sol.

Le bus fait une courte halte sur une aire d'autoroute, puis repart en direction de Marrakech.

Bien vite, la misère de cette ville apparaît à nouveau, telle que je l'avais laissée quelques jours plus tôt. Sortis d'on ne sait où, allant on ne sait où et vendant on ne sait quoi, des centaines de chariottes, parfois remplies de figues de barbarie, apparaissent déjà plusieurs kilomètres avant l'entrée de la Ville royale. Une fois à l'intérieur, on passe des quartiers riches, des résidences surveillées par des gardes armés, aux quartiers populaires. Pauvres, autrement dit. Ici se situe mon terminus.

Une fois arrêté, le bus se vide, puis se remplit à nouveau de passagers en direction de Casablanca.

Je me dirige vers le guichet principal, à la recherche de mes bagages. Je reste béat, un grand moment, devant une sorte d'accueil sur lequel transitent les affaires qui sont descendues des bus venant d'arriver. Elles y sont posées, au fur et à mesure, et chacun prend les siennes avant de laisser place aux suivantes. Forcément, un léger doute m'envahit « Ont-ils bien déchargé mon sac ? Quelqu'un ne le prendra pas par mégarde ? ». Soit dit en passant, mon sac soute était un énorme sac de sport d'un bleu flamboyant au possible pour me permettre de ne pas le confondre. Quand je vois les autres bagages, pour sûr on ne s'y trompe pas. Chargé du crâne et du tambour, il n'y avait pas non plus de raison qu'un fonctionnaire avide ait envie de rentrer chez lui avec. Donc, finalement, mon sac arrive sur cette banque. Je pars boire un café puis, sortant, je n'ai pas le temps de faire quelques mètres à l'extérieur qu'un chauffeur m'accoste pour me proposer de m'amener. 80 dirhams pour me conduire au centre de la Médina. Parfait.

Alors, une fois de plus (mais on s'y habitue, je crois), le taxi roule comme un taxi de Marrakech. Le conducteur a en plus une petite oreillette avec laquelle il téléphone, ou plutôt dans laquelle il hurle en arabe. En raccrochant, il m'explique qu'il a demandé à un autre chauffeur d'emmener des touristes dans la médina, devant la porte, mais que celui-ci les a déposés à cinq kilomètres ; la gérante de l'hôtel est furieuse, les vacanciers sont perdus, enfin il est furieux. Le trajet est court, et il me dépose à l'entrée d'un souk en me disant que mon hôtel se retrouve au fond d'une des rues.

Facile.

C'est alors que vient me voir un local, tirant une chariotte. Il me propose de me guider, tout en portant mes valises. Au début je refuse, me rappelant du taxi qui m'a dit qu'il suffisait d'aller tout droit, mais en même temps ici « tout droit » c'est les souks adjacents de la place Jema-El-Fna, un dédale qui m'est inconnu. Le porteur, pour me pousser à accepter son embauche, rajoute que l'hôtel n'est pas vraiment tout droit, qu'il faut tourner dans d'autres rues. Et il ne me ment pas. Alors j'accepte, contre 50 dirhams. Heureusement. Une fois mes valises chargées, on s'élance dans les ruelles étroites, envahies de commerces, touristes, mendiants, vendeurs ambulants de tous genres. Ici, tout est si différent de Tiznit. C'est un lieu touristique. On passe un bar

à vin, un restaurant végan, on ne croise quasiment que des Occidentaux, les Marocains ne faisant que tenir la boutique pour ces étrangers éphémères. Dans celles-ci, les prix sont annoncés en euros, et ne proposent que des produits d'importation. C'est de la folie. Je revois en vente les bijoux de Tiznit, à des prix exorbitants. Alors bien sûr, je ne fais que traverser une ville dont la principale source de revenus est le tourisme, mais je repense à tous ces voyageurs venant ici chercher une certaine authenticité. Il ne s'agit au final que d'une certaine hypocrisie latente, celle du voyageur qui souhaite découvrir d'autres cultures, mais pas trop quand même, que celles-ci soient adaptées à ses représentations. C'est cohérent, mais si triste.

Le porteur est très bavard. Il m'explique que cela fait quinze ans qu'il fait ce métier, qu'il a du mal à en vivre et à payer un loyer sur Marrakech. Il me dit que je suis son premier client de la journée. Si c'est vrai, il est seize heures.

Finalement, on arrive à l'hôtel que je n'aurais jamais trouvé seul. Il dépose mes bagages à l'accueil, prend son dû et s'en va. Je regrette de ne pas lui avoir demandé son nom.

L'hôtel Dar Youssef est à moins de 200 mètres de la place Jemaa-el-Fna, la place des trépassés, devenu un des lieux iconiques de Marrakech. Un jeune, âgé de 22 ou 23 ans est à la réception. Il me dit que ma chambre n'est pas encore prête, hurle plusieurs fois le nom de la femme de chambre, dont la tête finit par apparaître du haut de l'escalier, pour lui dire de se dépêcher. En attendant, il met mes valises dans une des chambres vides située à côté de sa réception et me propose de rester avec lui. On va s'installer devant l'hôtel, dont l'entrée donne sur une petite ruelle étroite. Là, est disposée une vieille chaise de bureau ayant mal vieilli, qu'il utilise lorsqu'il est seul, et me fait signe de m'y asseoir. Lui se met sur les marches. On reste ainsi une vingtaine de minutes, à parler. Son nom est Youssef. Il est vraiment aimable et, hormis le français, il parle aussi espagnol, le comprend du moins, et l'anglais. Lorsque des clients entrent ou sortent, il prend des nouvelles et les conseille sur les activités à faire le lendemain. S'ils sont intéressés, c'est lui qui se charge des réservations. Par exemple, un couple d'Espagnols passe à ce moment-là, et il réussit à leur faire faire une balade de moto le lendemain dans des dunes. Avec moi il sera différent. J'arrive seul, pour une seule nuit, avant de repartir et on a le même âge. Cela doit jouer aussi. Une seule fois il me propose « un hammam avec des filles », pour cent dirhams, mais voyant mon visage dépité de fatigue, il n'y reviendra plus.

La chambre est enfin prête. Il m'aide à monter mes bagages, va me chercher des serviettes propres et me voilà enfin installé dans ce qui sera mon dernier logement avant mon départ. Je suis dans la chambre 10, située au deuxième étage, comprenant un lit double qui fait face à une petite fenêtre donnant sur un énorme terrain vague qui me sépare de la place des trépassés. Une petite pièce située à gauche de la porte fait à la fois office de douche et de WC, c'est-à-dire que lorsque j'irai y prendre ma douche, cela nettoiera de fond en comble la cuvette. Pour l'anecdote, lors de la réservation, j'avais vraiment tenu à avoir une chambre avec lit double et Wcs privés. Sachant qu'à Tiznit je ne disposais pas de cela, je voulais me sentir un peu comme un « roi » pour cette ultime nuit. Youssef ne comprenait pas pourquoi je souhaitais un lit double alors que j'étais seul, puisqu'une chambre avec lit simple coûtait moins cher. En arrivant, il vérifia même s'il avait des chambres avec lit simple disponibles, au cas où. Je comprendrai plus tard la raison de cette incompréhension.

Pour l'instant je prends enfin une douche, enlevant la sueur d'une journée déjà bien remplie. Après une tentative échouée de faire une courte sieste, je décide de sortir visiter un peu. Les bruits de la place ne cessent d'arriver jusqu'à moi, attendant toujours plus ma curiosité. Youssef m'a conseillé de visiter la place Jemaa-el-Fnaa en nocturne, mais je préfère m'y rendre de suite pour pouvoir me coucher au plus tôt.

Je passe à nouveau devant certains commerces aperçus en arrivant. Mais je ne passe pas dans les mêmes rues, simplement les produits à vendre sont identiques en tous lieux. Puis, passant une arcade étroite, la place s'ouvre à moi. Énorme, bruyante, remplie de monde. Y résonnent le bruit de mille hautbois joués par les dresseurs de serpents. Ayant une véritable phobie de ces animaux, je voudrais bien en voir, mais je ne prévois pas de m'y approcher de trop.

L'un des stands de montreurs de serpents est situé près de moi. Je m'apprête à faire une photo, quand deux rabatteurs, flairant le touriste, s'approchent de moi. En un instant, je me retrouve avec une couleuvre enroulée autour du cou, tout en étant assis près d'un cobra immobile. J'ai bien tenté de résister, mais voilà, les écailles visqueuses de la pauvre bête bougent enlaçant ma nuque. Il y a aussi un autre serpent (je ne connais pas cette race-là), ne bougeant pas à côté du cobra. Un vieil homme tout habillé de blanc est assis à côté de ces bêtes, jouant parfois un éternel et même air sur son hautbois, mais cela ne fait nullement bouger ces animaux. Ce « charmeur » n'est là que pour faire folklorique. Je suis en présence d'un tableau vivant, impassible, ne servant une fois de plus qu'à projeter une image pour les touristes. Lorsque j'étais à Tiznit, j'avais demandé

plusieurs fois s'il y avait des dresseurs de serpents. On m'avait alors dit que parfois, le soir, il y en avait le long des murailles, mais que ceux-ci disparaissaient. Je n'avais pas pu en voir et j'imagine que c'est justement parce qu'ils sont dans un vrai esprit traditionnel qu'ils se font si rares. Les dresseurs de serpents de Marrakech eux, ne sont là que pour le folklore, il n'y a rien de vrai dans ces actes, ne représentant que les méfaits d'un tourisme de masse, l'homogénéisation des mœurs, adaptées pour le plus grand nombre. Les rabatteurs me font quelques photos dans cette posture, me disent qu'en faisant cela j'aurais la *baraka* (la chance, la bénédiction) pour moi et mes proches (dire qu'ils ne sont même pas conscients de mon sacrifice pour eux!), avant de venir me réclamer 200 dirhams pour cette curieuse expérience. Vingt euros, pour cela, je trouve le prix un peu cher. Heureusement, en quittant l'hôtel, j'ai laissé mon porte-monnaie avec la plupart de mes billets, pour être sûr d'avoir de la monnaie pour le taxi du matin. Je n'ai sur moi que 120 dirhams. Je leur montre que je n'ai que cela, ils s'énervent quelques secondes, prennent le billet de 100 dirhams, ne regardant même pas celui de vingt, avant de partir à la recherche d'autres clients, plus fortunés. Le temps c'est de l'argent après tout. Mais après tout, pour ces quelques minutes, récupérer l'équivalent de dix euros, ce n'est pas trop mal.

Échappé, sentant la tiédeur des écailles sur tout mon corps, je m'éloigne au plus vite, passant devant des dizaines d'autres groupes, pareillement formés de montreurs de serpents. Mais voilà qu'à nouveau je me fais accoster. Cette fois, ils sont deux, l'un portant sur ses épaules un singe engoncé dans un maillot du FC Barcelona, floqué Lionel Messi. J'ai beau leur dire que je n'ai plus d'argent, cela n'a pas l'air de les affecter. Je me retrouve alors avec l'animal sur l'épaule. Il est enchaîné, et se fait engueuler par son propriétaire s'il ne regarde pas l'appareil photo, devant lui. Pauvre bête. L'un d'eux sort des castagnettes *gnawa*, le même modèle que j'ai acheté à Tiznit, et commence à faire des chansons avec mon prénom. Gros moment de malaise. À leur tour, ils finissent par me demander 200 dirhams pour cette scène. J'ai beau leur montrer qu'il ne me reste plus qu'un billet de 20 dirhams, ils s'irritent, veulent me raccompagner à l'hôtel pour aller chercher mon porte-monnaie, mais la négociation dure trop longtemps pour eux, et finissent par lâcher l'affaire, préférant à leur tour partir à la recherche d'autres chalands. L'histoire en reste donc là, prenant néanmoins le billet sur lequel ils crachaient tant, tout en me proposant, avant que je parte, de l'herbe que l'un d'eux a dans sa poche. Triste expérience.

Je fuis vers l'hôtel. Il est 18 heures.

Youssef est sur sa chaise, à l'entrée. On parle un peu, puis je monte dans ma chambre, épuisé, et le restaurant situé à côté, celui-là même qui fait « hammam avec des filles », n'ouvre qu'à 19 heures. J'attends. À l'heure pile, je suis au restaurant. Le hammam est sur les deux premiers niveaux, les tables au troisième étage, sur une grande terrasse, qui domine Marrakech. Je m'y commande un tajine royal, avec une carafe de thé, et il me faut un long moment pour tout finir, tant le plat est énorme. Durant tout ce temps, je suis seul sur cette terrasse, les touristes profitant certainement du coucher du soleil depuis les ruelles étroites. Entre l'addition et le pourboire, cela me fait dix euros tout ronds et, fatigué, je rentre me coucher.

À l'hôtel, Youssef est toujours là, partageant un repas avec ses amis derrière sa banque d'accueil. On se fait signe et je monte dans ma chambre numéro dix. Le temps de préparer mes affaires, et à 20h15 je suis au lit. En arrivant cet après-midi, Youssef a appelé un taxi, pour prendre rendez-vous et qui doit passer me prendre à six heures trente précises dans ma chambre, alors il s'agit d'être en forme.

Pourtant, impossible de dormir. Le boucan de la place inonde ma chambre. La chaleur ne part pas et fait remonter les odeurs d'égouts par les évacuations de la salle de bain. Dans la rue, des fêtards font des allers-retours, certains ne faisant qu'y passer, d'autres entrant dans l'hôtel.

21 heures

22 heures

23 heures

Minuit

Impossible de dormir.

Il me semble qu'entre une heure et trois heures du matin j'arrive à trouver, légèrement le sommeil, mais lorsque j'ouvre les yeux à 3h15, à cause des sifflements d'un serpent imaginaire. Je sais que ma nuit est finie.

Pourtant, Marrakech est enfin silencieuse.

Je monte sur la terrasse de l'hôtel, qui surplombe la ville. Je compte huit minarets dans les environs, certains profitant d'un excellent éclairage, d'autres, certainement de mosquées plus pauvres, ne se devinent guère dans cette noirceur. Comme compagnon, un chat tout blanc reste avec moi. Je l'ai déjà croisé dans la journée, il vit ici, ne descendant que pour se nourrir dans les ordures laissées par les clients.

J'admire la vue, je profite de ce moment, j'écris beaucoup aussi.

Les heures passent. Les minarets s'éveillent. À cinq heures trente, je descends dans ma chambre. À six heures, je suis en bas de l'hôtel, attendant le taxi. Il n'aura pas à monter dans ma chambre ainsi. Je tourne en rond, je sors, je rentre, mais le temps passe lentement. Finalement, je repère, à côté du comptoir vide, la vieille chaise sur laquelle je m'étais assis en arrivant. En m'approchant pour m'y asseoir, je remarque un petit coussin dépasser du derrière de la banque d'accueil, sur lequel dort un petit chien. Et, alors que je m'approche pour le regarder, je me rends compte qu'il n'est pas seul. Youssef dort à ses côtés. À même le sol, avec comme seul support un vieux coussin bien moins confortable que ceux mis à disposition dans l'hôtel. J'ai toujours cette image en tête. Ce jeune, qui parle plusieurs langues, qui gère un hôtel touristique du centre de Marrakech, conseillant des cons de clients sur des activités à faire, qu'il ne fait probablement pas lui-même, dort au sol de son établissement. Alors oui, à la différence de beaucoup d'autres, dans cette ville, il a un toit et un travail. Mais justement, ayant un travail je n'aurais pas pensé qu'il vive ainsi. Ou alors, Youssef n'est qu'une allégorie de ce monde que je découvre à peine.

Autant Tiznit me laissera des souvenirs sublimes, ceux d'une ruralité réelle, qui ne se ment pas à elle-même, autant Marrakech restera pour moi un de ces lieux bafoués par l'Occident. C'est un tourisme « colonialiste » qui vient encore ici, avec tout ce qui en découle.

Pourtant, quand je pense au Maroc, me revient en tête cette musique du groupe québécois Harmonium, *Histoire sans paroles*. Certaines choses n'ont pas besoin d'être dites, même si parfois on les aime trop pour ne pas se laisser subjugué par nos sentiments. Certaines choses n'ont pas besoin de légendes, n'ont pas besoin d'être nommées. Certaines choses ne peuvent se voir imposer les limites de nos vocabulaires, elles y perdraient tant de leur richesse. Parfois, de la même façon qu'il faut savoir laisser le temps au temps, certains souvenirs doivent vivre en nous et pour nous. Même s'ils nous semblent mériter l'attention de tous, ils n'appartiennent qu'à nous.

À six heures trente-cinq, le chauffeur est là. Il charge mes valises, traverse les ruelles vides de la Médina à toute allure, accélère sur les avenues, et moins de dix minutes plus tard, je suis à l'aéroport. Bien que l'avion ne décolle qu'à neuf heures, la file pour déposer les bagages est déjà en place. Il ne me reste plus qu'à passer les dernières formalités douanières pour rentrer chez moi.

*Flight To Neverland.*

\*

Dans ma petite maison, mon chez-moi si éloigné d'un monde qui n'est pas le mien et dont je viens d'effleurer la beauté, en voulant commencer à en comprendre le sens, je finis de mettre au propre mes souvenirs, avant qu'ils ne soient effacés par la brise du temps. Là, je me demande quel est l'intérêt profond de faire partager un voyage que tout un chacun peut choisir de faire dès demain.

Si je n'ai jamais aimé les voyages et les explorateurs, c'est pour la prétention qui peut se cacher derrière l'accomplissement de cet acte. Trop croient que voyager, aller vers l'autre, fait de nous un citoyen du monde. Triste concept. On n'est citoyen que de là où l'on vient, et il est hypocrite de croire que sous prétexte que l'on a découvert d'autres personnes on les comprend. On est élevé dans un monde qui nous est propre, avec nos valeurs, nos idées, notre culture, qui n'est pas celle de nos voisins. Nier cela, croire que l'on peut passer outre, c'est abdiquer à l'universalisation des mœurs. Cela est d'autant plus vrai lorsque le voyage est pensé comme étant celui d'un explorateur.

J'ai fait le choix de me confronter à une réalité que des milliers d'autres avant moi ont découvert, et probablement d'une meilleure façon. Non, ce voyage n'était pas initiatique, il n'était juste pas touristique. C'est

cette distinction dans la démarche qui importe. Lorsque la douane à l'aéroport vous demande de cocher sur un bout de papier la raison de votre venue, le choix varie entre « tourisme » ou « travail ». La zone grise, floue, qui se situe entre ces deux points extrêmes est bien trop rare et méconnue pour apparaître sur un tel formulaire. C'est l'intention qui donne un fond au projet, la forme entre un baroudeur, un touriste, un « curieux » n'ayant en soi aucun élément distinctif. Je voulais découvrir une culture différente de la nôtre. Pourtant, sans m'en rendre compte j'allais aussi intellectualiser des fêtes "d'ailleurs" pour mieux en percevoir les points communs. *Je hais les voyages et les explorateurs*. Hélas, par la forme même de mon voyage je devenais l'acteur de mon dédain. Mais, seul avec mon sac, je ne m'attendais pas à croiser cette beauté. C'est pourquoi, pour la première fois, j'ai mis toutes ces petites choses, même les plus insignifiantes, dans un petit carnet rouge vif. Pour ne rien perdre. Ne rien oublier.

Pourquoi écrit-on ? Pour qui écrit-on ? Certains disent que l'on écrit pour voyager. D'autre que l'on voyage pour écrire. Parfois, ce n'est que par égo. Mais est-ce là l'aspiration ultime de cet art ? Doit-il être impartial, droit, neutre juste ? Doit-il être objectif, subjectif, détaché, partial ? Peut-il être réduit à de si simples formules ? L'écriture n'est-elle pas là pour rappeler des mots galvaudés par le temps mais qu'il faut sans cesse rappeler ?